



**L'Apostrophe**

*Écrire et penser ensemble*

Automne 2016 - Cahier n°1

Lignes de vie  
*Le prix de la liberté  
dans le pays des libertés*

Champ libre  
*Je ne suis pas digne  
de Nicole*

Empreintes  
*L'interview  
de Khalid Hosni*

**DOSSIER**

**Quelle place pour les personnes  
vivant des situations  
de pauvreté dans notre société ?**



## Le monde à l'envers !

**L**e monde à l'envers, c'est l'image qui m'est venue en découvrant les pages de ce premier numéro de *L'Apostrophe*. Avec l'émotion.

Par la musique de leurs mots, la richesse de leurs images, nés de la relecture de leur expérience d'une vie souvent très difficile, les auteurs des textes et des réflexions que vous allez découvrir au fil de la collection de cahiers, que nous inaugurons avec ce numéro, nous apostrophent et nous invitent à quelque chose de l'ordre d'un renversement de perspective.

Au parfum d'Évangile...

Une parole me trotte d'ailleurs obstinément dans la tête en me mettant à l'écoute de ces paroles, de ces écrits : « *Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits.* » (Mt 11,25)

Renversement de perspective...

“ Si tu veux aider quelqu'un, ne commence pas par te demander ce que tu peux faire pour lui, mais ce qu'il peut faire pour toi, et fais-lui confiance ! ”

Dans un dialogue inspiré par l'impérieuse nécessité, pour exister comme une personne, de se sentir utile, Alain, récemment sorti de la rue, écrivait :

« *Finalement, c'est ça qui vous fout par terre : quand plus personne n'a besoin de vous...*

*Alors, si tu veux aider quelqu'un, ne commence pas par te demander ce que tu peux faire pour lui, mais ce qu'il peut faire pour toi, et fais-lui confiance ! »*

Et si, au fond, la vraie vie, c'était précisément la vie à l'envers ?

... Le monde vu d'en bas à travers les yeux d'un petit enfant qui court et se jette dans vos bras, sans préjugés, en toute confiance. Il ne voit ni la couleur de votre peau, ni votre âge, ni votre visage mal rasé, ni votre corps fatigué par la misère... Il aime. Il se donne. C'est tout ! ...

... Le monde vu d'en bas à travers les yeux de cet homme, assis sur le trottoir, qui « *croise tant de visages mais presque jamais de regards* ».

Mendiant d'amour et d'espérance, Francis lève les yeux vers les petites lumières qui s'allument, là-haut, aux fenêtres... alors qu'il demeure seul dans le froid et le noir.

“ ... Le monde vu d'en bas à travers les yeux de cet homme, assis sur le trottoir, qui « *croise tant de visages mais presque jamais de regards* » ”

... Le monde vu d'en bas, à travers l'histoire bouleversante de Nicole et de son curé qui a « renversé » son église (et ses paroissiens !) pour que Nicole la toute petite, celle qui ne se pensait « pas digne » et qui se cachait au fond de l'église, soit la première.

Audace de l'amour !

Larmes de joie, transformées en torrent d'amour, que Nicole s'autorise enfin à partager.

Et si tout n'était qu'une question d'amour ?

Renversant...

Bonne lecture.

Véronique Fayet

Présidente nationale  
du Secours Catholique – Caritas France

Introduction à la lecture	6
<b>Dossier</b>	<b>8</b>
<b>Quelle place pour les personnes vivant des situations de pauvreté dans notre société ?</b>	<b>9</b>
Trouver sa place dans la société... Qu'est-ce à dire ?	10
L'exclusion commence de bonne heure...	11
Devoir se battre pour ses droits	11
Deviser à propos d'une devise	12
L'illusion démocratique	13
Repenser le système de solidarité	13
Interpeller l'État dans son rôle de coordinateur de la solidarité	14
Simplement vivre	14
Famille, éducation... pour trouver une place ?	16
Appartenir à un groupe	16
L'école, outil de socialisation et atout pour la réussite professionnelle	17
Méfiance	18
Trouver sa place... par l'accès au travail	19
Se sentir utile...	19
... mais, avant tout, gagner son autonomie	21
Soulève-toi et marche	22
Il y a urgence à agir...	23
<b>Champ libre</b>	<b>24</b>
Je ne suis pas digne	25
Ils sont venus la nuit...	28
<b>Lignes de vie</b>	<b>30</b>
Le prix de la liberté dans le pays des libertés	31
<b>Agir ensemble</b>	<b>34</b>
Les « Fous d'art solidaires » en action	35
Première année	35
Les objectifs de l'action	36
Le contenu de l'action	37
Les participants à l'action	38
Bilan et perspectives	
Mon parcours au sein des « Fous d'art solidaires »	40
<b>Sources et ressources</b>	<b>42</b>
Au fil de mes rencontres...	43
Francis	43
Pascal	45
Compagnons de vie	47
Ils nous aident à redevenir des êtres de désir	48
<b>Empreintes</b>	
L'interview	51

## Les mots pour agir

**D**epuis des années, au sein du Secours Catholique, dans des groupes, des ateliers d'expression, parfois de façon solitaire, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, cherchent aussi à élaborer une pensée collective sur un certain nombre de sujets qui les concernent de très près.

C'est à ces mots-ci que *L'Apostrophe* dont vous tenez le premier numéro entre vos mains, légitimement impatientes, veut semestriellement offrir un espace de reconnaissance et de partage, une table d'harmonie, de nature à en propager et à en laisser résonner toutes les harmoniques.

Ce n'est pas parce que l'on mène une vie pauvre que c'est une pauvre vie.

Ce n'est pas parce que des personnes vivent des situations difficiles qu'elles n'ont pas des choses à dire... et à écrire, de ce que cela produit en elles-mêmes, mais aussi « *parce qu'elles ne peuvent les taire* ».

Elles le font même assez souvent de façon très pertinente et très belle.

Pour le dire avec les mots de Louis Aragon, dans la préface des *Poètes* (1960) :

« *La souffrance enfante les songes  
Comme une ruche, ses abeilles  
L'homme crie où son fer le ronge  
Et sa plaie engendre un soleil  
Plus beau que les anciens mensonges.* »

Au fond, et au-delà de la valorisation de leurs

expressions, forgées au creuset de situations difficiles, ces hommes et ces femmes nous disent quelque chose d'essentiel de ce qu'être un humain, vraiment, simplement, veut dire. C'est un cadeau qu'ils nous font.

Ce cadeau nous interpelle autant qu'il nous engage, ensemble, pour faire advenir un monde plus juste et plus fraternel.

En donnant la parole aux personnes et aux groupes en précarité, à celles et à ceux, aussi, qui les accompagnent au quotidien, ces pages

entendent contribuer, même modestement, à faire en sorte que « *les savoirs, nés de l'expérience de vie des per-*

*sonnes et des groupes vivant des situations de précarité, soient reconnus et partagés pour créer des connaissances et pratiques nouvelles* ».

Pour ouvrir ce numéro, nous avons choisi de laisser le dernier mot à Thierry.

Pour la musique de ses mots, pour ce qu'il dit des fruits de l'exercice.

Comme tous les textes que vous découvrirez, celui-ci a une histoire. Participant à un atelier d'écriture, Thierry s'est trouvé confronté à l'angoisse de la page blanche (verte, en l'occurrence), alors que l'animateur proposait d'établir la liste de ses souvenirs, puis d'en déployer un, choisi pour sa résonance avec la sensibilité de leur porteur, à ce moment-là...

– Je ne sais pas quoi dire...

– Eh bien, écris-le...

– ???

Le résultat est présenté huit lignes en dessous... Certains textes ont fait l'objet d'une mise au travail, au sein d'ateliers d'écriture. C'est tout le sens du mot « atelier ». D'autres jaillissent d'un seul trait de plume. Celui de Thierry est de ceux-ci.

Inspirés...

...

## Page blanche

*Page blanche  
Drame d'enfance  
L'insupportable bruit tout autour de moi  
Des plumes qui s'appliquent et qui grattent  
Mémoire liquéfiée  
Exercice obligé  
Terrifiante page blanche.*

*Page blanche  
Miracle des commencements  
Promesse d'un jour nouveau  
Grisante émotion d'un temps où tout est possible  
Les mots pour se dire, le trait pour décrire  
Plume choisie  
Merveilleuse page blanche.*

*Lance-toi, ma plume  
Même si tu ne sais où tu vas*

*Même si les mots que tu traces me surprennent  
Surgis de l'intime source dont toi seule as la clef  
Puisse et vole  
Chante et danse  
Sur la page blanche de ma vie.*

*Lance-toi, ma plume  
À cœur ouvert  
À cœur offert  
Petite musique des mots  
Jetés sur la page blanche  
Compose en moi  
Le chant de la paix retrouvée.*

*Aucune page de nos vies n'est écrite à l'avance  
À chacun sa plume  
L'espérance renaît d'une page blanche.*

Thierry L.

...

Puisse cette « petite musique des mots » vous inspirer à votre tour...

Bonne lecture à tous.

*Au nom de l'ensemble des contributrices  
et contributeurs,  
Khalid, Cyril, Malika, Emmanuel, Jacques,  
Thierry et Jean-Marc*

**DOSSIER**

**Quelle place pour les personnes  
vivant des situations  
de pauvreté dans notre société ?**



“ Nous croyons que le développement de nos sociétés, en France et dans le monde, se mesure à la place qu’elles donnent, en toute justice, aux personnes les plus fragiles. ” Extrait de la vision de société du Secours Catholique – Caritas France

**Q**u’est-ce à dire ? Qu’en pensent les premières personnes concernées ? Quelles expériences ont-elles de cette question ?

À l’occasion du soixante-dixième anniversaire du journal *Messages* du Secours Catholique, l’association s’est lancée dans la réalisation d’un numéro spécial associant à la rédaction journalistes professionnels et personnes vivant des situations de précarité, devenues des journalistes invités le temps de ce numéro.

Dans le cadre de ce projet éditorial, trois groupes de mobilisation du Secours Catholique ont été invités à échanger et à partager leur point de vue et leur expertise sur la question de la place dans la société des personnes en situation de précarité. C’est une large part de leurs réflexions – et qui n’avaient pu trouver leur place dans les pages « limitées » d’un journal – que nous avons choisi de publier ici, enrichies d’échanges issus d’un rassemblement « Solidarités familiales et mobilisation citoyenne » qui a

réuni, à Lourdes en octobre 2015, des centaines de familles confrontées à la précarité.

Le groupe « Les joyeux zengagés », de Paris : les membres du groupe qui s’expriment ici (Khalid, Hervé, Delphin et Jef) participent à la « marche contre la pauvreté et pour la dignité » ainsi qu’au « groupe d’action citoyenne » du Secours Catholique de Paris.

Le groupe du Pile, de Roubaix (Gordon, Ebrima, Allal, Sahadète, Reguia, Téa, Mohamed, Nadia, Binta, Malika, Agnès et Gérard), propose de multiples activités, notamment l’apprentissage du français, la couture ou des activités manuelles.

Le groupe des « Fous d’art solidaires », à Créteil (représenté par Pascal, Abdallah, Cathy, Brigitte, Cyril, Benoît et Marie-Thérèse), se rencontre chaque semaine autour d’un petit déjeuner et d’activités artistiques. Ils ont créé une pièce de théâtre, jouée en novembre 2015.

## Le platane

Un jour qu’ils marchaient en plein soleil de midi sur une route écrasée de lumière, des voyageurs se mirent en quête d’un coin tranquille pour se reposer. Ils aperçurent un platane et coururent sans tarder profiter de la fraîcheur de son ombre. Ils étaient étendus sous son feuillage et devaient de tout et de rien, lorsque l’un d’eux, levant les yeux vers l’arbre, s’écria :

– Cet arbre ne sert vraiment à rien. Il ne porte jamais de fruits !

Il y eut un instant de silence, puis le platane répliqua :

– Ingrats que vous êtes ! Vous osez me dire inutile alors que vous profitez de mon ombre !

Il en est de même des hommes : certains sont si déshérités que, même lorsqu’ils se rendent utiles, plus personne ne les voit...

On finit par penser qu’il est impossible qu’ils le soient...

Pire : ils finissent parfois par le croire eux-mêmes !

*D’après le fabuliste grec Ésope (VI<sup>e</sup> siècle)*

# Trouver sa place dans la société...

## Qu'est-ce à dire ?

Les personnes en situation de précarité sont-elles en marge de la société ? C'est-à-dire en instance d'y jouer un rôle, d'y avoir une place. Comment est vécue la perte de l'autonomie économique qui rend dépendant de l'intervention d'autrui ? Comment doit s'organiser la solidarité, et quel projet socio-économique faut-il inventer pour que cette solidarité puisse s'exercer efficacement ? Éclairages et débats.

**T**rouver sa place dans la société, c'est être reconnu comme citoyen à part entière, ayant son mot à dire et un rôle, une contribution réelle. Plus que de place, c'est peut-être de rôle qu'il faudrait parler. Un rôle social, une utilité. Une raison d'être, au fond : cela rejoint les questions autour du sens de la vie, même si d'autres choses donnent ce sens : l'amour, avoir un enfant, pouvoir créer quelque chose.

Tout être humain a besoin non seulement de pain et d'un toit, mais aussi de se sentir aimé, utile, considéré, d'être en sécurité, de pouvoir donner et recevoir, d'avoir des activités dans lesquelles il peut s'épanouir.

On a tous besoin de se sentir écouté, que notre parole soit prise en compte, d'être reconnu, encouragé. Cela renvoie à un besoin personnel et parfois à une précarité d'ordre psychologique. Mais c'est aussi, en même temps, une question sociale. Dieu nous a créés pour vivre ensemble. L'être humain ne peut être seul. Nous avons besoin les uns des autres... Même si, en même temps, il faut savoir être autonome, se débrouiller seul.

Chacun apporte (ou pourrait apporter, s'il en est empêché) sa pierre à l'édifice. Ces apports ne sont pas uniquement monétaires.

Ils peuvent être multiples. Nous ne sommes pas appelés à avoir tous la même place ou le même rôle dans la société. Mais il est indispensable d'en avoir un, sinon on finit par croire qu'on ne vaut rien, qu'on n'a rien à apporter... Et, au bout d'un certain temps, on laisse tomber.

Prendre sa place, c'est devenir autonome, sortir de la relation avec ses parents, devenir adulte, pouvoir réaliser ce qui nous tient à cœur et être reconnu dans ce qu'on apporte.

Se sentir reconnu par des gens qui sont importants pour nous (parents, enseignants...), se sentir valorisé dans ce qu'on fait, le fait de pouvoir s'exprimer et d'être entendu, de réaliser ou de créer quelque chose...

C'est ensuite sentir qu'on est utile, là où on est... C'est l'importance de l'entraide, de la solidarité avec ceux qui en ont besoin. Lorsque j'aide, je me sens utile, reconnu, je trouve une place... Du coup, quand j'accepte d'être aidé, je me dis parfois que j'en aide d'autres à se sentir utiles, à trouver leur place...

Mais quand on n'a pas de papiers, pas de travail, qu'on est séparé de sa famille, sans revenu... on se sent exclu, on n'existe pas. On veut simplement pouvoir mener une vie

normale, être comme tout le monde. Devenir un être à part entière et pas un être complètement à part !

Ce qui nous semble important encore, c'est l'amour, l'entraide, savoir qu'on peut compter sur l'autre. Être à plusieurs, être ensemble, solidaires, faire l'expérience de relations qui « tiennent », sur lesquelles on peut s'appuyer. Savoir que des gens comptent sur nous et qu'on peut compter sur eux... La chaleur vient des relations ; le froid vient de l'extérieur, de la solitude.

Tout être humain doit pouvoir être attendu, espéré pour lui-même et il est de notre responsabilité collective de lui permettre de prendre sa place, aussi cassé soit-il. Il y a toujours une lumière en chacun, même si elle est fragile, même s'il faut la raviver... J'ai envie de dire qu'on peut toujours s'en sortir... Même avec une enfance difficile, les jugements, la maladie, on peut toujours prendre sa place...

### L'exclusion commence de bonne heure...

Il y a ceux qui se débrouillent, plus ou moins bien, qui s'adaptent et surnagent comme ils peuvent, qui arrivent à se couler dans la norme. Ce sont les plus nombreux...

Et puis, il y a les perdants : les plus fragiles ou handicapés, les moins chanceux, les moins « performants ». (Mais de quoi parle-t-on ? Au service de quelle cause ? Un plus grand profit des gagnants ?) Et c'est un engrenage : tu viens d'une famille qui galère, t'as du mal à l'école, tu ne trouves pas de boulot, tu n'oses pas prendre la parole, tu comptes pour du beurre... À ton tour, tu vis dans des conditions difficiles, tes enfants ont du mal... Ce n'est pas fatal, mais c'est souvent comme ça !

On est de ceux qu'on laisse de côté, les « sans-quelque-chose », les « pas-assez-ceci ou cela », les nuls, « ceux dont personne ne veut dans son équipe de sport », dès la cour de récréation...

Cuisant souvenir... Ça commence de bonne heure, l'exclusion ! Tellement tôt qu'on se demande si ce n'est pas au fond quelque chose de naturel à l'homme...

C'est par l'éducation, par le fait qu'il grandit, qu'il apprend à penser et à s'ouvrir aux autres, qu'il change d'instrument de mesure de la prétendue performance, que l'homme peut arriver à d'autres logiques... Et que la société arrive à un vrai développement humain.

**Une multitude de petites choses permettent de faire avancer, mais il ne faut pas qu'elles restent isolées, chacune dans son coin, il faut les relier...**

« Ensemble, pour un monde juste et fraternel », comme dit le Secours Catholique... C'est ça. C'est l'enjeu... Ne pas se résoudre à la loi du plus fort. C'est le rôle d'une vraie société

humaine : non seulement protéger les plus faibles, mais aussi leur permettre d'apporter leur contribution unique.

Même dans la nature, la vache, l'aigle et la fourmi ont chacun des talents et des choses à apporter. Mais ce ne sont pas les mêmes.

### Devoir se battre pour ses droits

Nous ne sommes évidemment pas à égalité par rapport à cette question de place : pour certains, c'est simple de trouver leur voie, leur place... C'est une ligne toute tracée... Ils ont eu la chance de naître au bon endroit, dans la bonne famille... Mais, pour d'autres, c'est d'emblée très compliqué : cela passe par plein de méandres.

Oui, les gens n'ont pas que des droits : ils ont aussi des devoirs, l'un ne va pas sans l'autre et on ne peut se contenter de réclamer... Mais il arrive que les conditions

sociales nous empêchent de les accomplir, ces devoirs.

C'est plus facile quand on est né dans une famille riche que dans un quartier en grande difficulté.

Quand on est du côté de la survie, on cherche d'abord ce à quoi on peut avoir droit pour s'en sortir, avant de chercher à accomplir des devoirs envers la société.

On parle souvent de droits et de devoirs : une société où chacun a sa place est une société où tout le monde a les mêmes droits ; dans les faits, et non seulement en théorie. Les mêmes devoirs aussi, bien sûr... Encore faut-il ne pas être empêché d'y répondre : par exemple, faute de papiers... Et puis, il ne suffit pas d'avoir « une » place, il faut qu'elle respecte la dignité des personnes ! J'habite avec ma famille dans un taudis... Avoir un logement digne, où on peut se sentir bien, chez soi, est une chose fondamentale pour se sentir à sa place.

### Deviser à propos d'une devise

Un des problèmes du monde, c'est bien sûr les catastrophes naturelles, mais c'est surtout le comportement des hommes qui aggrave les choses : c'est celui de l'insécurité causée par les guerres, les dictatures dans un certain nombre de pays et les situations d'injustice, partout !

Il n'y a ni justice (les richesses sont accaparées par une minorité), ni égalité entre les personnes. C'est alors difficile de trouver sa place. C'est plus facile en démocratie... à condition d'avoir des papiers !

**L'égalité...** Démocratie, droits de l'homme, justice sociale, accès à l'éducation, sécurité pour tous... devraient constituer les fondements de la vie en société pour que

chacun y trouve sa place. Quand on arrive de l'extérieur, on pense que c'est évident : forcément, dans un pays comme la France, tout cela doit être garanti ! Liberté, égalité, fraternité... La réalité est très différente

**Tout seul, on se sent parfois plus libre, on fait ce qu'on veut quand on veut mais, on se retrouve vite face à la solitude, on a besoin de relations avec d'autres.**

en termes d'égalité et de justice même s'il y a quand même pas mal de choses qui sont faites ici pour le handicap, la maladie, par rapport à d'autres pays.

**La liberté** se trouve d'abord dans la tête de la personne, même si elle n'existe pas dans son quotidien. Le plus important, c'est d'être libre dans sa tête, intérieurement, même si les autres libertés sont importantes ! Ce n'est peut-être pas si simple d'être libre, même ici. Il y a plein de choses qui peuvent nous emprisonner, parfois sans nous en rendre compte.

La maladie, la peur, l'argent, les addictions, le besoin de consommer, de se conformer à des règles, à une norme sociale... nous conditionnent aussi. On a tous besoin de se libérer de quelque chose. C'est compliqué parce que, tout seul, on se sent parfois plus libre, on fait ce qu'on veut quand on veut mais, en même temps, on se retrouve vite face à la solitude, on a besoin de relations avec d'autres.

*« On ne peut pas comparer les situations : je viens d'un pays où toutes les libertés sont ratatinées, piétinées. Pas de liberté de penser, de croire ou non, de s'exprimer, d'informer, de dénoncer, de se déplacer... La violence règne, la justice est une caricature. Quand j'ai voulu dénoncer l'assassinat de mon père et de mes frères, j'ai été menacé de mort. Ici, il y a des gens dans des associations, qui parlent de liberté de migrer... Pour moi, c'est surtout une obligation de fuir. »*

**La fraternité** ne se commande pas, elle se construit avec tous. Elle existe quand per-

sonne n'est laissé sur le bord du chemin, et plus encore quand on ne se contente pas de vivre les uns à côté des autres, de se « tolérer » dans nos différences, quand il y a de vraies relations entre tous.

### L'illusion démocratique

Est-il seulement possible que toute personne ait sa place dans la société ? N'est-ce pas une utopie ? S'il y a encore des gens dans la misère, c'est parce que beaucoup de gens ont intérêt à ce que rien ne change... et font tout pour que ce ne soit pas possible, inconsciemment peut-être.

Soyons réalistes. Cela ne sert à rien de se voiler la face. Ne croyons pas à une illusion : les sociétés sont inégalitaires depuis la nuit des temps. On parle de démocratie, mais ce n'est pas le peuple qui décide. Ce ne sont pas d'abord l'intérêt des plus faibles ou le bien de tous qui guident les décisions des politiques, mais l'influence des lobbies et la défense de leurs propres intérêts (leur pouvoir, leurs avantages, leur réélection...). Ça empêche de prendre des décisions courageuses, sur le long terme. Le constat est le même dans d'autres pays : un petit nombre se sert au détriment de l'ensemble de la population.

Ça ne veut pas dire qu'il faut baisser les bras. Des choses bougent, même très petites : un chemin de dix mille kilomètres commence par un simple pas. La mobilisation des « Enfants de Don Quichotte » sur les bords du canal Saint-Martin a abouti à la loi sur le Droit au logement opposable (Dalo) en 2007... Ça ne résout pas tout, mais c'est un premier pas.

L'entraide existe aussi. Il est possible de passer d'une politique du « je » à une politique du « nous », de penser au bien de tous et pas

seulement à l'intérêt de chacun. La « collectivisation des intérêts personnels » permet de construire l'intérêt commun.

### Repenser le système de solidarité

« *Le développement de nos sociétés se mesure à la place qu'elles donnent, en toute justice, aux personnes les plus fragiles* », dit le Secours Catholique dans sa vision de société. Dans tous les domaines, cela devrait vouloir dire qu'on pense les choses pour permettre à ceux qui ont eu le moins de chance, le moins de facilités, de pouvoir réussir à l'école, d'avoir une activité leur permettant de vivre dignement et d'ouvrir un futur, de vraiment jouer un rôle, même très modeste, de trouver leur place, de vivre comme tout le monde. Mais ce n'est pas ça qui se passe... C'est même l'inverse : le système social, l'école et l'entreprise sont faits pour les gagnants, les plus performants.

Il faudrait repenser la solidarité pour permettre à chacun d'apporter sa pierre à l'édifice commun. Ne pas se résoudre à ce que certains soient mis à l'écart. Il y a plusieurs façons de voir la solidarité, qui permettent ou non à ceux qui en bénéficient de se sentir à leur place.

***Il est possible de passer d'une politique du « je » à une politique du « nous », de penser au bien de tous et pas seulement à l'intérêt de chacun.***

La solidarité, ce n'est pas simplement donner un peu d'argent pour avoir la paix. Ce n'est pas qu'une question de finances. On ne demande pas la charité : la charité, c'est la

solidarité comme un alibi, pour se donner bonne conscience. Dans la charité, je ne vois pas un échange mais une soumission d'une personne à une autre. Il faut qu'on réfléchisse ensemble sur la manière de faire pour ne pas entrer dans une relation de supérieur à inférieur. La solidarité, ça va vers le haut... Or, là, ça va vers le bas.

La solidarité existe, mais sous forme de redistribution de miettes, sans que nous ne soyons jamais vraiment invités au repas... Elle est plus centrée sur une (petite) compensation en termes d'*avoir*, que sur ce qui nous permettrait d'*être*, vraiment reconnus, de nous sentir utiles, de trouver notre place. Il manque des tremplins pour aider les gens à sortir de la galère, pour aller vers le travail, retrouver un vrai logement (Pourquoi pas des « Logements du cœur » ?), mais aussi pour aider à reprendre confiance en soi, à sortir de la spirale de la pauvreté et des logiques de survie.

Une multitude de petites choses permettent de faire avancer, mais il ne faut pas qu'elles restent isolées, chacune dans son coin, il faut les relier... C'est cela qui fait levier. L'escalator social marche à l'envers ! Il devrait nous permettre de remonter la pente, mais on dirait qu'il est bloqué dans le sens de la descente. Du coup, il faut une sacrée énergie pour arriver à s'en sortir ! On a même parfois l'impression qu'il descend plus vite que l'on arrive à le remonter, surtout quand on est déjà pas mal cassé.

Même en vivant la galère, on reste des êtres humains. Chacun a des richesses. Personne n'est trop pauvre pour ne pas avoir des choses à apporter aux autres. « *Tout être humain, même cassé, sali, froissé, abîmé par la vie, garde toujours toute sa valeur !* »

### Interpeller l'État dans son rôle de coordinateur de la solidarité

Il est nécessaire de faire prendre conscience aux gens de leurs talents, de l'intérêt de ce qu'ils peuvent apporter, les aider à (re)prendre confiance en eux, qu'ils croient en eux. C'est le boulot de tout le monde... Mais c'est surtout celui de l'État, à travers l'éducation et la formation des masses.

**Chacun a des richesses.  
Personne n'est trop pauvre  
pour ne pas avoir  
des choses à apporter  
aux autres.**

Il faudrait déjà prendre les moyens nécessaires pour que tous réussissent à l'école : si l'école ne fait pas son boulot, les enfants n'auront pas d'avenir en dehors de la galère. Prendre vraiment les moyens de lutter plus efficacement contre l'échec scolaire

pour éviter que les enfants qui échouent aujourd'hui à l'école soient demain des adultes qui ne trouveront pas de place dans la société.

Il faudrait mettre en place des transports gratuits, et surtout des logements pour tous : ne pas avoir un toit, c'est ne pas avoir de place ! Développer les points de rencontre où toutes les formalités seraient regroupées (un guichet unique) pour simplifier les démarches administratives, éviter de devoir redire dix fois les mêmes choses, fournir les mêmes papiers... On pourrait imaginer des référents uniques, qui feraient le lien avec toutes les administrations. Il faudrait arrêter de stigmatiser les étrangers, et plus généralement les personnes les plus en difficulté.

Mais ça, c'est juste améliorer les réponses aux injustices. Il faut aussi agir pour plus d'équité dans la répartition des richesses, lutter contre la fraude fiscale et les inégalités qui sont un scandale : quand on pense qu'on accuse parfois les pauvres de tricher, il y a de quoi être révolté ! L'argent, c'est le pouvoir... Il faut trouver d'autres valeurs, d'autres logiques économiques pour permettre à chacun d'apporter sa pierre.

### Simplement vivre

Ce qui manque aussi, c'est d'abord la fraternité et l'humanité entre tous les êtres humains, égaux en droits et en dignité. Et, surtout, le sens du partage : Gandhi appelait déjà à « *vivre simplement, pour que chacun puisse simplement vivre* »... Or, quelques-uns accaparent un maximum de richesses.

Il faut que chacun se batte, mais ce combat ne doit jamais chercher à être le plus fort pour écraser l'autre et prendre sa place... Cela, ça serait entrer dans les logiques de compétition qu'on dénonce. Que Dieu soit avec nous et nous aide...

Peut-être que le plus important se situe dans le cœur : rien que le fait de tendre la main de l'autre, cela lui donne de la force, une identité... Parce qu'il a déjà une place dans le cœur de quelqu'un.

Avant même de parler d'une place dans le cœur, c'est déjà une place dans le regard qui est importante : se sentir vivant dans le regard de l'autre. Il n'est pas nécessaire de militer dans des associations pour cela. C'est à portée de main de tout le monde !

...

« Sans le regard de l'autre, qui sommes-nous ?

*Dans le regard, on voit, on ressent tout*

*D'un regard, se parler, tout se dire*

*Et laisser l'émotion aller où elle s'égarer*

*Frissonner d'un regard qui se pose sur soi*

*Se sentir tissé de lumière filtrée par l'esprit*

*Voir apparaître la voie des sans-voix. »*

**Benoît (groupe de Créteil)**

...

Le regard des autres sur nous fait ce que nous sommes... Et, en même temps, c'est important de réussir à être soi-même sans avoir besoin de toujours chercher le regard des autres. C'est important de pouvoir être

soi-même, de vivre en vérité, parce qu'on est respecté. C'est parfois compliqué, tout cela...

Les gens ont une vision très négative de la précarité. Et il ne s'agit pas de défendre l'idée que c'est bien de vivre en étant précaire parce

que, si l'argent ne fait pas le bonheur, ne pas en avoir, c'est franchement la galère. Mais on voit des riches mourir d'ennui dans leur château... Et des pauvres très heureux qui se fendent la gueule à longueur de journée. En bref, et pour reprendre une expression qui n'est pas de nous : « *Ce n'est pas parce qu'on mène une vie pauvre que c'est une pauvre vie !* »

Il faut dénoncer les préjugés, les *a priori*. L'immigration n'est pas la cause du chômage ni de la précarité, c'est ce qui fait la richesse d'un pays. Les pauvres ne sont pas, dans leur écrasante majorité, des fainéants, mais des victimes d'un système qui les laisse sur le carreau et les condamne à « faire néant ».

Il n'y aura sans doute jamais une société complètement égalitaire, sans riches ni pauvres, mais on peut réduire fortement les inégalités entre eux. Cela passe par le partage. Faire qu'un niveau de ressources acceptable permette à chacun de vivre dignement. ■

# Famille, éducation... pour trouver une place ?

La famille, le creuset idéal pour trouver sa place ? Pas si simple. Si elle est un lieu de lien et de construction de son identité, la famille peut être – quand elle dysfonctionne – un espace de violence, de douleur et d'enfermement. La clef du développement familial réside dans son ouverture à son environnement. Et l'école et l'éducation des enfants sont les premières portes ouvertes vers l'« autre ».

**C**omment trouver sa place dans la société ? La question se pose de bonne heure : c'est, dès le premier cri, que l'enfant va chercher sa place, d'abord dans le cœur de ses parents, puis avec ses frères et sœurs, dans la famille élargie... Et, s'il ne la trouve pas, ce sera très difficile pour lui de le faire plus tard.

Il est essentiel de se sentir appartenir à un groupe, une communauté, une famille, un couple... Faire l'expérience de relations solides. La famille, ça va au-delà du noyau parents et enfants. Chez nous, en Arménie, si tu mets les vieux dans une résidence, tout le monde te tourne le dos. Dans notre pays, on n'abandonne pas les anciens. Ils se sont occupés de nous, c'est à nous maintenant de nous occuper d'eux.

## Appartenir à un groupe

Les grands-parents, ce sont des confidentiels. Les enfants ne leur disent pas la même chose, ni ne leur confient la même chose qu'à leurs parents. C'est important pour nous de se voir, de se rencontrer souvent pour avoir de bonnes nouvelles et renforcer le contact avec les enfants et les petits-enfants. Si on renoue le lien entre les générations, cela entraîne le respect des jeunes pour les autres. J'aime les moments où tout le monde est autour de la table et que la parole se libère, où personne ne garde rien pour lui, dans la

confiance et le respect. Les moments de fête, passés tous ensemble, sont aussi essentiels. C'est important de prendre du temps pour être ensemble, dialoguer, écouter l'autre, partager de bons moments.

Ce qui est bon pour moi dans la famille, c'est la chaleur et l'amour inconditionnel. L'amour, le partage, la solidarité et l'entraide sont les valeurs fondamentales de la famille. Elle est l'école de l'humilité ; la confiance est à la base.

Certaines expériences nous renvoient des choses douloureuses : quand j'ai été hospitalisée en psychiatrie, j'ai assisté à des violences du personnel envers des malades ; cela m'a rappelé celles de mon père sur moi et je me suis sentie très mal. Ce qui m'a sorti de ma dépression, c'est le fait de retisser des liens avec le reste de ma famille, après cinquante ans de recherches pour la retrouver.

Ce n'est pas toujours facile : la famille, c'est un rempart qui protège, mais elle peut aussi devenir une galère ; on ne se comprend pas, on ne se parle plus... Le pardon est difficile, mais c'est aussi très important...

*« Le pardon est force de vie qui, malgré tout, s'accroche*

*Il est comme ce lien rompu auquel on fait des nœuds*

*Pour le reconstruire et retrouver des jours heureux,  
Plus on fait de nœuds et plus on se rapproche... »*

### **L'École, outil de socialisation et atout pour la réussite professionnelle**

Les études, c'est la chose la plus importante. C'est un droit pour tous les hommes, pour que les enfants puissent apprendre les savoirs qui leur permettront de trouver leur place plus tard, mais aussi apprendre à vivre et à travailler ensemble.

C'est au niveau de l'éducation, avec l'accès de tous au savoir, qu'on pourra casser les mécanismes de reproduction des situations de classes (ou de cases) sociales et de précarité : chômeur, fils de chômeur ; patron, fils de patron ; ouvrier, fils d'ouvrier... L'image que renvoient les enseignants aux enfants est super importante : si elle est négative, ce sera très compliqué pour eux de prendre confiance en eux, d'apprendre... et de trouver leur place plus tard.

Les soutiens dans les apprentissages ne peuvent être les mêmes pour tous : chaque enfant a son histoire, des atouts et des difficultés spécifiques. C'est l'adaptation de la pédagogie à chacun, en lien avec les parents, qui permettrait d'éviter le plus possible que ceux qui peinent aujourd'hui se retrouvent demain des adultes en galère.

L'éducation, c'est l'affaire de tous... Il y a des parents qui laissent à l'école la responsabilité de l'éducation. Il n'y a pas que l'école ! Si les parents ne sont pas responsables, il n'y a pas de valeurs : l'école ne peut pas remplacer une famille, elle peut faire le relais mais ne peut donner les bases. Mais nous pourrions davantage essayer de mieux nous comprendre, entre parents et profs, et

chercher ensemble comment aider le plus possible nos enfants, leurs élèves...

La présence des parents à la réunion de l'école est importante. C'est pour montrer aux enfants l'importance ou l'intérêt qu'ils portent à leurs études. Sinon, cela met les enfants dans une situation inconfortable. Mais, parfois, on se sent décalé par rapport à l'école ; avec les maîtresses, on ne se comprend pas bien ; il y a des jugements sur notre façon de faire avec les enfants. Les parents sentent qu'ils n'ont pas leur place à l'école alors qu'ils ont besoin de travailler

avec les maîtresses pour aider leurs enfants.

On n'élève pas ses enfants pour soi-même. Ils ne nous appartiennent pas. On éduque ses enfants en faisant avec eux et en ouvrant la famille aux autres. Il faut surveiller ses enfants mais leur donner aussi sa confiance. Il faut faire confiance à son enfant. Plus on lui fera confiance, plus il nous fera confiance, plus il nous parlera et évitera des erreurs.

***Si on renoue les liens entre générations, cela entraîne le respect des jeunes pour les autres.***

### **Être mère...**

Pour moi, l'expérience la plus forte est celle d'être maman ! C'est une place unique par rapport à mon bébé, mais cela donne aussi un rôle, une place (un statut) dans la société. Être mère : c'est une place extraordinaire, se sentir aimée et aimer, indispensable, responsable de la vie d'un autre... (Les pères ressentent aussi !) Je me souviens de la première fois où on m'a dit que j'attendais un bébé : c'était le plus grand événement de ma vie ! Je me suis sentie exister vraiment. J'avais du mal à comprendre que ça paraisse normal aux autres, au mieux une bonne nouvelle « ordinaire ». Pour moi, cela allait forcément changer la face de la terre !

Il faut aussi écouter la parole des enfants : les enfants aiment quand on leur dit qu'ils ont raison. C'est comme une pièce, il y a deux côtés : l'autorité et l'écoute. On doit montrer aux enfants qu'ils vont pouvoir aller plus loin que nous. Il faut leur montrer qu'on peut essayer ensemble.

Il est important que personne ne se sente seul pour parler de l'éducation de ses enfants. Les expériences des autres m'ont été utiles pour avancer. Grâce aux autres familles, j'ai appris beaucoup sur la vie d'un parent. Le problème, c'est qu'on se sent souvent jugés comme parents – comme pour tout le reste – par ceux dont on pourrait plutôt attendre de l'aide...

...

## Méfiance

*Se faire plaisir, ce n'est jamais pour nous  
Toujours compter, ça, c'est vraiment la poisse  
Avec, aux tripes, cette écrasante angoisse  
Des débuts d'mois sans le plus petit sou.*

**Refrain :**  
**Nous, on demande de la compréhension,  
Et on ne trouve que donneurs de leçons  
Lorsque plus rien ne semble tourner rond  
Ne nous répond que l'éternel soupçon.**

## Être femme...

La place des femmes est une question importante. Être mariée, pour une femme (ou un homme), c'est trouver une place. C'était plus difficile dans mon pays d'origine : j'étais prisonnière à la maison, dans mon propre pays. Ici, je me sens libre. Je sens que j'ai encore besoin d'avancer pour réaliser mon rêve : être une femme libre, pouvoir être moi-même. En même temps, on a aussi besoin de temps pour soi : je voudrais être femme, j'ai oublié mes envies, mes rêves... J'ai besoin d'exister en dehors des enfants, j'ai besoin de souffler... Aujourd'hui, pour quelqu'un qui n'a pas de famille, au sens large, c'est compliqué.

*Il nous faut vivre avec la frustration  
Au nom de la raison, toujours dire « non »  
À tout ce qui serait compensation  
Pour nous, et pire, pour ceux que nous aimons.*

*À chaque instant, il faut se justifier  
Des tas d'papiers et toujours la méfiance  
Si t'en es là, c'est sûr'ment mérité  
Fais des efforts, mérite la confiance.*

*Mais le plus dur, c'est avec les enfants :  
Ils sont pour rien dans toute cette injustice  
Même à l'école, j'entends l'institutrice  
Et je me dis : « J'suis une mauvaise maman. »*

*On dit : l'argent ne fait pas le bonheur  
Il n'est rien face aux élans de nos cœurs  
Mais quand la misère frappe à notre porte  
Dans la maison, la tension se fait forte.*

*Les choses importantes ne s'achètent pas  
L'amour est heureusement de celles-là !  
Nos familles sont nos remparts et nos nids  
Nos enfants sont créations de nos vies.*

*Ceux qui devraient nous aider se font juges  
Leurs conseils pleuvent sur nous comme le Déluge  
À l'accueil social, à la PMI même,  
On est forcément parents à problèmes.*

*Il est difficile d'être un bon parent :  
Aucune école. On apprend en marchant  
Même entre enfants et parents séparés  
Il y a toujours de l'amour partagé.*

*Malgré tout, nous devons garder l'espoir  
Il n'est pas question de baisser les bras  
L'histoire de nos vies ne s'arrête pas là  
Elle reste à écrire, malgré nos déboires.*

**Chanson composée par un groupe  
de jeunes mamans.**

...

# Trouver sa place... par l'accès au travail

L'accès au travail – comme priorité pour l'autonomie et l'insertion dans la société – a fait l'unanimité dans les groupes. Tout comme furent relevés et décriés les entraves administratives et les préjugés des employeurs. La valorisation par le travail fut longuement débattue : l'entourage nous renvoie une image positive ou négative de nous-même, selon notre activité dans la vie. L'importance du bénévolat fut appréciée comme l'activité accessible à tous, le premier réflexe d'un être social étant de « se rendre utile ».

**L**e travail, c'est important. Quand tu rencontres quelqu'un, la première question, c'est : « *Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?* » Si tu réponds : « *Ben, rien, je n'ai pas de travail* », tu n'es rien ! Tu n'intéresses pas !

Pour le travail, c'est difficile : tu vas voir un employeur, mais il y en a plein qui font pareil, tout un vivier dans lequel les patrons peuvent choisir ceux qu'ils vont embaucher... Et ce sont toujours les mêmes qui restent sur le carreau.

Quand on n'a pas de papiers, pas de travail, qu'on est séparé de sa famille, sans revenu... on se sent exclu, on n'existe pas. On veut simplement pouvoir mener une vie normale, être comme tout le monde. Accorder

des papiers à celles et ceux qui galèrent à cause de ça... Beaucoup de migrants ont des compétences et sont prêts à travailler : ils en sont empêchés. Personne ne devrait être maintenu des mois et des années dans une situation de non-droit, de non-reconnaissance, de non-existence...

## Se sentir utile...

Quand j'ai reçu ma pension d'invalidité, cela m'a fait un choc, cela m'a coupé l'herbe sous le pied. Je n'avais plus ma place. J'étais mis hors jeu, au placard, alors que ce que je voulais, c'était retravailler malgré le handicap, la maladie. Si on accepte le statut, ça peut quand même permettre de trouver du travail. On peut se former, apprendre comme tout le monde.

## « Et au Secours Catholique ? »

Pour nous, le groupe du Secours Catholique est un point fixe dans nos vies, quelque chose qui tient, un lieu auquel on peut se raccrocher. L'accès à la culture et à l'art est super important : cela éclaire le cœur, ouvre l'esprit. « *Pour moi, l'art est le reflet de la beauté qui m'apaise et me procure du bien-être.* » « *L'art m'a apporté une part de rêve.* » Tout le monde peut rêver, créer, inventer, s'exprimer... et donc un peu commencer aussi à réinventer sa vie.

Ça serait bien qu'il y ait beaucoup plus de groupes comme ça... Même si ça ne suffit pas forcément pour faire repartir l'escalator social dans l'autre sens. Créer des lieux de rencontre (comme le café d'autrefois dans le village : s'y retrouver, c'était se sentir membre d'une communauté), de fraternité, de convivialité, ouverts à tous, libres (sans inscription), mélangeant les âges, les cultures. Si, pour certains, le Secours Catholique est une famille, un lieu de vie, il nous reste collectivement du chemin à parcourir. Une femme disait, à l'issue d'une rencontre collective de l'association : « *Maintenant, je vais rentrer chez moi et reprendre ma place d'accueillie au Secours Catholique...* »

Accepter l'idée d'un handicap, d'une maladie, c'est déjà difficile... Mais être reconnu handicapé, même si ça ouvre des droits, c'est terrible, parce qu'on se sent réduit à ça. Quand on tombe malade, on a le sentiment d'être différent, on se sent exclu, même si on vous donne une allocation ou une pension. La société ne vous laisse pas complètement tomber, mais elle vous fait comprendre qu'elle n'attend plus rien de vous... Et ça, c'est terrible ! En plus, ce qu'on nous donne ne suffit pas pour vivre correctement... Il faut frapper à plein de portes, expliquer cent fois son histoire, faire face au soupçon... Quémander, c'est quelque chose d'horrible ! La fierté en prend un sacré coup !

Quand j'ai eu mon diplôme, que j'ai trouvé un travail, que j'ai vécu en couple... Ce sont des éléments de reconnaissance, d'une qualité de vie. Pour moi qui viens d'un milieu très pauvre, avoir un diplôme, puis un travail, a été important.

Ce qui est important aussi, c'est de pouvoir faire quelque chose de sa vie, créer, laisser une trace...

Je me sens à ma place quand je réussis à faire ce qui est important pour moi, réaliser mes rêves et les partager avec d'autres. J'aime créer quelque chose de beau et permettre à d'autres de le faire. J'ai senti que j'étais là où il était important que je sois, parce que j'apportais quelque chose, j'étais

### Vivre ensemble avec nos différences

Quand une personne immigré, elle arrive dans une logique et une culture qui ne sont pas les siennes au départ. Pour trouver sa place, elle doit éclore, sortir de sa coquille, aller vers l'autre. Elle a du mal à trouver sa place en France... Mais il ne lui est plus possible de faire machine arrière : une fois partie, elle ne retrouve plus sa place dans son pays non plus.

Ce qui est difficile, c'est d'aller vers l'autre : on n'ose pas aller vers les autres, on a peur de leur jugement, les gens sont repliés sur eux-mêmes.

Pour les adultes, c'est dur de s'intégrer : ils ont peur du jugement des autres. Ils peuvent s'intégrer et garder leurs racines. Un enfant, c'est insouciant : il a moins peur, il n'a pas de barrières. Sans papiers, on n'existe pas. Personne ne devrait être maintenu des mois et des années dans une situation de non-droit, de non-reconnaissance, de non-existence... Même sans papiers, tu es un être humain !

Il faudrait que chacun accepte la différence de l'autre. La différence est source de richesse et non de pauvreté. Nous avons besoin les uns des autres...

*« Au fond, la société, c'est comme une chorale :*

*La beauté naît de la diversité des voix qui s'accordent et s'expriment de façon harmonieuse.*

*S'il manque une voix dans la chorale, c'est toute la polyphonie qui s'appauvrit.*

*S'il manque une voix dans la société, c'est toute la société qui s'appauvrit. »*

Parfois la religion peut être une difficulté, avec les différences. On n'a pas toujours eu l'occasion d'approfondir et de rencontrer les bonnes personnes. C'est la méconnaissance de l'autre qui entraîne la peur et les préjugés. Une fois qu'on connaît bien les choses, on n'a plus peur.

Un proverbe tibétain dit :

*« Un jour, en marchant dans la montagne, j'ai vu une bête.*

*En m'approchant, je me suis aperçu que c'était un homme.*

*En arrivant près de lui, j'ai vu que c'était mon frère ! »*

utile, j'avais ma place et je permettais même à d'autres de trouver la leur.

**... mais, avant tout,  
gagner son autonomie**

Ce n'est pas qu'une question de ressources financières. La satisfaction des besoins matériels de base est essentielle, mais le but d'une vie, ce qui fait qu'elle a du sens, ce n'est pas de mourir à 90 ans avec un gros compte en banque. C'est de s'engager, de créer des liens, de s'enrichir humainement et socialement.

C'est vrai qu'on peut se sentir utile, dans le bénévolat par exemple, mais cela ne suffit

pas : je vis de bons moments depuis que je fais du bénévolat : je me sens à ma place. Me sentir utile et vivre des moments de convivialité : préparer un barbecue pour les copains, retaper des appartements, donner un coup de main au Secours Catholique. Je reçois, mais c'est important de donner aussi. On gagne sa vie avec ce que l'on reçoit, mais on la bâtit avec ce que l'on donne.

Trouver sa place dans le bénévolat, quand on est en détresse, c'est bien, on se sent utile. Mais le plus important est de devenir autonome par le salaire, d'être dans la vie comme tout le monde, ne plus être dépendant des autres. ■

# Soulève-toi et marche

**N**ous pensons que nous n'avons pas le droit de baisser les bras. C'est à chacun de se bouger, d'agir, de prendre la parole, de se mobiliser.

Il est important de ne pas rester passif : si tu veux changer le monde, commence par te changer toi-même. La place dans la société, c'est celle qu'on nous donne – ou pas – mais c'est aussi celle que nous cherchons à prendre nous-mêmes.

Il ne suffit pas de se contenter d'attendre qu'on te donne ta place : comme la liberté, c'est un combat, il faut prendre ta place pour ne pas te retrouver marginalisé.

Évidemment, pas au détriment des autres.

Cela passe par des moments de désespoir, mais il y a toujours une lueur d'espoir, il faut juste la suivre. Il faut chercher, aller de l'avant, faire des efforts pour s'en sortir, ne pas rester seul dans son coin, créer des liens, savoir aller vers l'autre, savoir s'indigner de ce qui n'est pas acceptable : la misère, les inégalités, le mépris...

Rien dans la vie ne se donne, c'est un combat avec plein d'obstacles. Il faut lutter pour avoir ce qu'on désire ! Il est important de toujours garder l'espoir !

Nous devons continuer à vivre, quelles que soient les conditions de la vie...

Il y a une étincelle de l'Esprit de Dieu en chacun, quelles que soient ses croyances.

Derrière l'horizon, on cherche sa voie, une vie meilleure, un monde meilleur.

La vie, c'est un livre ouvert. Ses pages ne sont pas écrites à l'avance.

Nous ne devons jamais renoncer... Si nous croyons que la précarité est une fatalité, que le pouvoir est confisqué, qu'on ne peut rien faire, c'est mort !

On ne se bat pas que pour nous, dans l'espace : on se bat aussi pour les générations futures. Nous avons une responsabilité envers elles : pour qu'elles vivent dans un monde où chacun pourra avoir sa place, dans le temps !

**« Il ne faut pas donner à manger aux pauvres afin de ne pas retarder la révolution. »**

Il n'y aura sans doute jamais une société complètement égalitaire, sans riches ni pauvres, mais on peut réduire fortement les inégalités. Cela passe par le partage.

Faire qu'un niveau de ressources acceptable permette à chacun de vivre dignement.

Quelqu'un disait il y a longtemps : « *Il ne faut pas donner à manger aux pauvres afin de ne pas retarder la révolution.* » C'est une bonne question : ne pas se contenter de répondre aux urgences en donnant à manger, sous peine d'empêcher ou de retarder les changements de société nécessaires.

Il faut se battre, s'indigner, face à tout ce qui nous révolte... mais pas tout seul.

Ne rien faire, c'est se rendre complice, il faut que tout le monde s'y mette !

Tout seul, on va parfois plus vite ; mais, ensemble, on va plus loin ! ■

## Il y a urgence à agir...

Combien sinon resteront sur le bord de la route ?  
Et, pour certains... définitivement !  
Nous laissons le dernier mot à Benoît :

Fantômes des rues  
Les as-tu vus ?  
Fantômes qui vivent, invisibles,  
Dans le silence et dans l'oubli,  
Fantômes qui souffrent sans un bruit.

Faucheuse de minuit,  
Faucheuse de la nuit,  
Dis-moi la rue, reine des sentiers perdus,  
Combien ce soir en prendras-tu ?

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement de regard.



**À propos de l'auteure**

Nicole est une femme qui a connu mille galères dans la vie, depuis son plus jeune âge. Elle n'en parlait que très peu, à mots couverts. Elle est partie à 49 ans d'un cancer, dix-huit mois après avoir écrit le témoignage qui suit, en préparation d'un week-end d'échange du Secours Catholique dont le thème était : « En quoi notre foi nous fait-elle vivre ? » Après l'épisode qu'elle raconte ici, elle avait pris l'habitude, en plus de la place qu'elle avait trouvée dans un groupe de partage de la parole au Secours Catholique, de donner un petit coup de main à l'équipe locale de l'association.

## Je ne suis pas digne

« Seigneur, je ne suis pas digne... »  
 Il y a des mots, des phrases comme ça qui vous marquent au fer rouge. Moi, à la messe, je n'entendais que ça. Comme une évidence, comme une blessure. Je n'entendais jamais la suite.

« Seigneur, je ne suis pas digne... »  
 Je me mettais toujours au fond, là où personne ne fait attention à vous. Au début, j'allais communier, Parce que cela me faisait du bien, je crois. Les gens ne me regardaient pas. Comme dirait le copain Francis, « je croisais plein de visages mais presque jamais de regard ». Ou plutôt si : je sentais plein de regards, dans mon dos, quand je remontais l'allée, La dernière. Mal fagotée, mal pensante peut-être. Ou différente, sûrement. Pas claire, en tout cas. Pas digne, évidemment. J'avais fini par renoncer à remonter l'allée. Ou alors à la messe du jeudi soir, derrière un petit groupe de femmes

très âgées et très sourdes, Perdues dans leur bouquin tout au long de la messe... Et, dans leurs petites misères de santé, en sortant. Déjà ailleurs.

Je me sentais si peu à ma place que j'ai failli renoncer, complètement. C'était juste avant l'arrivée de Pierre, le nouveau curé de la paroisse. Pas jeune, pas tendre, non plus : il n'hésitait pas à parler fort et à dire ce qu'il pensait. « Hypocrites... », disait-il souvent dans des sermons dont je ne comprenais pas grand-chose. Mais que j'aimais bien parce qu'il faisait tordre le nez à ceux dont je pensais qu'ils se trouvaient dignes. Eux. Je m'engueulais dans ma tête : mais t'es qui, ma pauvre Nicole, pour juger les gens comme ça ! D'accord, d'accord. Pardon.

Et puis, il y a eu la révolution de Pierre. L'Évangile de ce dimanche-là, c'était : « Les premiers seront les derniers. » Alors, au moment du sermon, il a descendu toute l'allée, s'est installé tout au fond, devant une petite table,

Et a demandé aux gens de retourner leurs chaises.

Ça a été un bazar incroyable...

Elles étaient attachées, en plus !

Mais on l'a tous fait... Et je me suis retrouvée au premier rang.

Cette fois-là, Pierre m'a fait signe de la main et je suis allée communier.

Après la messe, je suis restée sur ma chaise.

J'avais besoin de parler dans mon cœur.

Quand tout le monde est parti, Pierre est venu s'asseoir à côté de moi.

Sans rien dire.

Juste un sourire avant de fermer les yeux.

J'ai fait pareil.

Je crois qu'on a prié ensemble.

Quand j'ai rouvert les yeux, Pierre m'a regardée avec un air doux et m'a demandé « si [j'] allais bien, Nicole »

J'ai été soufflée qu'il connaisse mon nom...

Il m'a dit que les dames du Secours Catholique lui avaient parlé de moi.

J'étais encore pas mal dans la galère, à l'époque.

Pas de la même façon qu'avant, quand je me sentais... encore moins digne.

Mais quand même.

On a parlé un moment.

Je ne sais plus comment c'est venu, mais je lui ai dit pourquoi je ne communiais que dans la semaine,

Et aussi combien cette phrase était dure pour moi : « *Seigneur, je ne suis pas digne...* »

Comme si je ne le savais pas !

Je ne suis pas sûre d'avoir suivi tout ce qu'il m'a expliqué, une histoire de malade ou de bonne santé...

Mais j'ai compris à peu près.

À la fin, il m'a... « *demandé un service* »

« Nicole, accepteriez-vous de m'aider à donner la communion, dimanche prochain ? »

J'étais en train de me relever... et j'en suis retombée sur ma chaise !

Moi ? !

Ah ben...

Mais, je... Non, je ne saurais pas...

« *Seigneur, je ne suis pas...* »

Il a insisté et j'ai senti que c'était important pour lui. Alors j'ai fini par dire « oui ».

Avec un petit clin d'œil, il m'a juste demandé de me laver les mains avant la messe.

C'était dit gentiment.

J'ai regardé mes mains...

Mouais. Pas du luxe.

J'ai mal dormi toute la semaine.

« *Je ne suis pas digne...* »

Mais Pierre comptait sur moi.

Le dimanche matin, je me suis récurée comme jamais !

Je tremblais comme une feuille et je me suis installée sur un côté, pas trop loin de l'autel.

Pierre est venu vers moi pour le geste de paix et m'a demandé de venir me placer à côté de lui, derrière l'autel.

« *Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guérie...* »

Il a insisté lourdement sur la dernière partie...

On s'est avancés tous les deux pour donner la communion.  
Le corps du Christ...  
En regardant les gens.  
Et, pour certains, en recevant leur regard en cadeau.

Et puis, ça s'est gâté : plus personne devant moi, plus de dix mètres de queue devant Pierre.  
Il a relevé la tête un moment, interrompant sa distribution...  
Il a versé la totalité des hosties qu'il lui restait dans mon récipient. (Je ne me rappelle pas le nom.)  
Il est allé se mettre à genoux devant la grande croix et a fermé les yeux.

C'est la chef des bénévoles du Secours Catholique qui a réagi la première.  
Elle a doublé tout le monde, avec sa fille, et elles sont venues communier avec moi.  
Les autres les ont suivies. Plusieurs faisaient la tête, mais certains m'ont même souri en disant « amen ».  
Lorsque j'ai reporté le reste des hosties sur l'autel, je suis certaine que, malgré son sourire, des larmes brillaient dans les yeux de Pierre.

À la fin de la messe, cette dame est venue me voir pendant que je discutais avec Pierre de ce qui s'était passé.  
Elle nous a dit « merci ».  
À tous les deux.  
Elle m'a expliqué que le Secours Catholique préparait un voyage de l'espérance et m'a demandé si j'aurais envie de venir. Pierre en a rajouté des couches. J'ai dit « oui ».  
En partant, elle m'a demandé de l'appeler Catherine... et si elle pouvait m'embrasser !  
J'en ai pleuré et ri à la fois.

Aujourd'hui, je retrouve les copines du Secours quand je viens à la messe.  
Je me sens attendue.  
« Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement... »  
Je dis toute la phrase, maintenant...  
Mais je comprends autre chose : pour toi, Seigneur, toute personne est digne, je suis digne ... et c'est ça qui me guérit quand je te reçois en moi.  
C'est ça qui me fait vivre.  
Toi en moi.  
Merci, mon Dieu.  
Je t'aime.  
Et merci aussi, Pierre !

Nicole

**À propos de l'auteur**

*Le Secours Catholique a accompagné Mahmoud pendant deux ans. Aux yeux de la plupart des membres de l'équipe, des dames en particulier, Mahmoud était la gentillesse et la servabilité faites homme. Doux et tendre à la fois. Par contraste, son récit témoigne de l'enfer qu'il a traversé. Il a néanmoins été débouté de sa demande d'asile : les groupes qui ont tué sa famille n'étaient pas gouvernementaux. Mais, contrairement à l'évaluation de l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et apatrides), Mahmoud n'a cessé d'expliquer que l'armée régulière n'était pas en mesure de protéger les populations, notamment dans certaines zones rurales. Il a écrit le texte qui suit au sein d'un atelier d'écriture durant un voyage collectif du Secours Catholique. Il a aussi accepté de porter ce témoignage lors d'une journée de collecte du Secours, en prenant la parole dans une cathédrale, à un moment où il se murmurait que celui-ci recevait décidément beaucoup de migrants. Changement de regard...*

*Pour autant, au bout du bout de tous les recours que nous avons pu explorer avec lui, sans succès, il a fini par se fondre dans la nature, à la recherche d'un avenir bien incertain. Sans renoncer.*

## Ils sont venus la nuit...

Ils sont venus la nuit, comme viennent les loups.  
Ils sont venus sans bruit m'arracher à l'enfance.  
J'entends leurs pas, j'entends leurs voix,  
Des mains me prennent qui me poussent au dehors.

Cours, mon enfant, cours sans te retourner !  
Les cris de ma mère, les coups de feu,  
Cette brûlure dans ma jambe, le goût du sang...  
Cours, mon enfant, ce fut sa dernière prière.

Trois jours et trois nuits à errer sans comprendre,  
La forêt, le retour vers la maison détruite,  
Les corps mutilés, leur silence pour toujours  
Et cet unique cri en moi : « Pourquoi mon Dieu ? Pourquoi ? »

On m'a mis dans un bateau pour fuir la terre que j'aimais.  
Je ne comprenais rien, je me laissais arracher, déporter, balloter,  
Avec ma blessure pour toute preuve de vie.  
On m'a appris un mot à dire en arrivant : « asile ».

J'ai rencontré Aimé, qui m'a pris sous son aile.  
Lui aussi avait fui la terre qui l'a porté,  
Ni par envie, ni pour l'aventure :  
La misère tue les siens aussi sûrement que des balles.

Les mois ont passé, entre espoir et cauchemars ;  
 Trouver les mots pour dire mon histoire :  
 Mes parents n'étaient pas des militants,  
 Victimes seulement de la haine ordinaire.

J'ai appris, travaillé, répondu, souri, aimé, espéré...  
 Mais le marteau est retombé : « *Rejeté !* »  
 Je ne comprends pas, il y a erreur, forcément...  
 « *Rejeté ! Cet homme n'est pas en danger.* »

Rejeté ! Je demandais tant et si peu pourtant !  
 Rejeté ! Mais on peut vous aider à repartir vers l'enfer...  
 Rejeté ! Ça n vaut pas cher la vie d'un homme.  
 Rejeté ! Alors...

Alors ils vont venir la nuit, comme viennent les loups ;  
 Ils vont venir sans bruit m'arracher à cette vie.  
 Déjà, j'entends leurs pas, j'entends leurs voix,  
 Leurs mains me prennent et me rejettent au dehors.

Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

Mahmoud

Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un(e) autre le récit de sa vie.



**À propos de l'auteure**

*Je me présente : Malika, âgée de 40 ans, de nationalité algérienne. Je suis mariée et mère de cinq enfants. J'ai été « personne accueillie » par le Secours Catholique, et j'ai l'opportunité aujourd'hui d'être bénévole pour l'association dans les cours d'alphabétisation et au sein d'un groupe de parole pour personnes isolées. Me sentir utile pour les autres est pour moi un facteur d'équilibre psychologique. C'est justement dans ce contexte que j'ai croisé le chemin de Régua dont j'ai recueilli le récit. Cette personne avait l'affection du groupe du Secours Catholique du Pile (Roubaix) pour son courage, sa générosité et sa détermination à apprendre. Pourtant, elle vivait loin de ses enfants et dans des conditions épouvantables.*

*Moi qui avais quitté mon pays et mis fin à ma carrière pour vivre auprès de mon fils soigné en France, je savais que c'était dur pour elle ! Et que ce qu'elle avait sur le cœur était plus dur encore ! Provenant du même pays que moi, Régua était sans savoir ni liberté ! Ce qui était pourtant, pour moi, accessible et normal !*

*En croisant le chemin de Régua et beaucoup d'autres qui vivent dans la précarité, j'ai appris à apprécier la vie avec tous ses hauts et ses bas, tant que je suis libre. Je retiens, de ce parcours, que « l'ignorance est l'ennemi de la liberté ».*

## Le prix de la liberté dans le pays des libertés

**RENCONTRE MENÉE PAR MALIKA ADJOU**

**R**égua est une femme âgée de 43 ans, de nationalité algérienne, mère de six enfants. Arrivée en France en 2013, elle ne savait pas que ce voyage allait changer sa destinée aussi bien en négatif qu'en positif.

Son arrivée en France était le fait de la volonté de son mari, qui avait tout pouvoir de décider pour elle. Contrainte de laisser derrière elle cinq enfants, elle n'eut le droit d'emmener qu'une petite fille, alors âgée de 3 ans.

Régua accompagnait son mari qui était à la recherche de la nationalité française de son père, ancien combattant de l'armée française pendant onze ans. Confronté aux lois qui régissent ce type de situation, celui-ci apprit que, son père étant décédé, il ne pouvait plus prétendre à la nationalité française. Il demanda alors l'asile, qui lui fut également refusé.

Régua ne connaissait aucun mot de français et n'était jamais sortie seule. Voilée de la tête aux pieds, elle vivait dans l'ombre de son mari.

En France, Régua découvrit qu'elle pouvait exister par elle-même et pour elle-même, qu'elle était une personne à part entière et non la propriété privée de son époux.

Elle s'est rapprochée des associations pour apprendre à lire et à écrire, elle a tenté de rattraper le temps perdu et elle a appris à ne plus être soumise. Elle a partagé son savoir-faire en couture et en cuisine au sein du Secours Catholique. Elle est alors devenue bénévole. Elle a su se faire une place dans un monde qui, de loin, lui paraissait inaccessible !

Pendant ce temps, son époux se refermait sur lui-même, n'était pas assidu aux cours d'alphabétisation et ne cherchait pas à s'intégrer dans la société. Touché dans son âme d'homme autoritaire, il se mit à accuser Régua de choses inadmissibles !

Cette dernière encaissa les coups, de toutes natures : sans papiers, sans travail ni ressources, vivant dans un logement insalubre, elle se trouvait de surcroît

loin de ses enfants qui grandissaient sans elle. Un sentiment de culpabilité et d'incapacité lui brisait le cœur. À chaque fois qu'elle tentait de joindre ses enfants, son mari l'en empêchait.

***Goûter à la liberté !  
C'était une chose qu'un intégriste  
ne pouvait admettre. Il devint  
alors brutal avec elle, la battant  
sans ménagement.***

Elle tomba alors malade, et fut hospitalisée pour un problème de diabète qui l'a beaucoup fragilisée. Elle fit alors une demande de titre

de séjour pour soins médicaux, que les autorités lui accordèrent pour une durée de six mois.

La jalousie de son époux atteint alors son paroxysme. Il ne pouvait accepter le fait qu'elle ait la liberté de circuler sur tout le territoire français, alors qu'il lui déniait le droit de circuler librement dans son propre village !

Goûter à la liberté ! C'était une chose qu'un intégriste ne pouvait admettre. Il devint alors brutal avec elle, la battant sans ménagement.

Un jour, il se montra plus violent encore et sa fille assista à la scène ! Après une profonde réflexion, portée par le désir de protéger sa fille, son seul espoir dans la vie, Régua décida de quitter son époux.

Avec l'aide d'associations, elle fut hébergée dans un foyer accueillant des femmes battues. Son mari continua à la chercher, la menaça au téléphone mais, après une longue période, il rentra en Algérie.

Non encore satisfait, il essaya de convaincre ses enfants que leur maman était une mauvaise personne et l'accusa même d'adultère. Il les incita à rompre tout contact avec elle, ce qui fut malheureusement le cas pour certains d'entre eux.

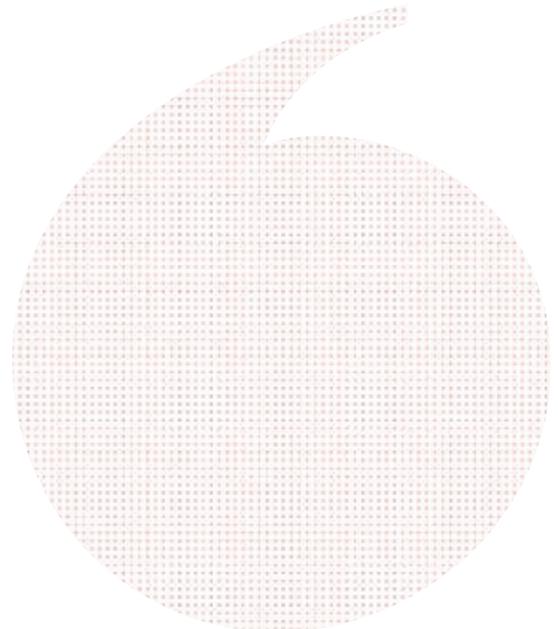
À tous ces problèmes, vient aujourd'hui s'ajouter la décision de la Préfecture jugeant que l'état de santé de Régua ne justifie pas la délivrance d'un titre de séjour. Une obligation de quitter le territoire français lui est signifiée.

Réguia est perdue... Comment faire ? Partir ? Mais où ? Elle n'a nulle part où aller ! Dans son pays ? Son mari menace de la tuer ! Ses enfants vivent avec leur père... Ses parents sont décédés. Pour le village, Réguia passe pour une femme maudite. C'est le prix qu'elle paye pour sa liberté, pour avoir osé apprendre à lire et à écrire, pour ne plus être une personne entièrement à part.

Réguia ne se plaint pas de son sort. Au contraire, elle se dit libérée. Fière d'avoir eu le courage de refuser l'injustice de son mari, d'avoir dit : « *Non ! Je suis une personne, respecte-moi !* »

Ces propos peuvent paraître bien ordinaires pour beaucoup de gens mais, pour Réguia, ils ont représenté un luxe inaccessible pendant de longues années.

Elle continue à garder l'espoir qu'un jour les autorités comprennent sa souffrance et lui accordent le droit de mener une vie normale avec sa fille, dans le pays qui lui a rendu sa liberté et qui lui a donné la possibilité de prendre sa place. ■



Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.



# Les « Fous d'art solidaires » en action

PAR CYRIL BREDÈCHE ET JACQUES DUFFAUT

Tous les mercredis, depuis près de cinq ans, un groupe de personnes en précarité se réunissent dans les locaux du Secours Catholique de Créteil pour quelques heures d'activités artistiques. Guidée par une bénévole dynamique, leur production recouvre plusieurs œuvres et notamment une pièce de théâtre écrite et représentée en public.

« **C**e projet a débuté en janvier 2012. Je l'avais depuis longtemps en tête », explique Marie-Thérèse Esneault, la fondatrice des « Fous d'art solidaires ». « Il consiste en un atelier qui se tient tous les mercredis de 10 à 13 heures. »

« Il consiste en un petit déjeuner où nous débutons par une reprise de contact après la semaine écoulée et un échange des nouvelles de chacun. Ensuite, l'atelier d'art peut commencer », ajoute Cyril Bredèche, membre de l'atelier depuis février 2013.

## Première année

« La première année, l'atelier a tourné avec trois ou quatre personnes, poursuit Marie-Thérèse. Je n'étais pas très exigeante au début, car il fallait que cela fasse son chemin. On a réussi à faire des sorties. C'est à ce moment-là que Brigitte a commencé à peindre des mandalas. » Brigitte est une des premiers habitués de l'atelier.

Marie-Thérèse est musicothérapeute. Après avoir été professeure de musique en milieu scolaire, elle a passé une vingtaine d'années en milieu carcéral, animant des ateliers de musicothérapie à Fleury-Mérogis et à Fresnes. Et, pendant une dizaine d'années, elle a accompagné des toxicomanes et des personnes à la rue. Sur ces expériences, elle a écrit plusieurs livres. En 2012, elle propose au Secours Catholique de Créteil l'atelier d'art qu'elle anime aujourd'hui. « Je savais combien l'art est important. J'ai vu des gens se relever. Et, à la sortie, devenir même intermittent du spectacle. À condition de bien les accompagner », dit-elle. Toutefois, cette action souffre du manque de bénévoles. Bruno, professeur de Qi Gong, a passé trois ans auprès de Marie-Thérèse. Mais, appelé par d'autres activités, il vient de mettre un terme à son bénévolat. Même chose du côté des personnes en difficulté. Il leur est difficile d'être régulières, d'être à l'aise aussi. Elles ont du mal à évoquer leurs fragilités, à partager leurs sentiments. Une autre bénévole s'était tellement investie, nous confie un membre de l'équipe,

elle avait tellement d'empathie, qu'elle en a été fragilisée. Elle a dû arrêter. « *Il faut savoir garder une certaine distance* », insiste Marie-Thérèse.

### Les objectifs de l'action

L'objectif affiché est de redonner confiance à ceux qui doutent de leurs capacités et à ceux qui souffrent d'exclusion. Leur fragilité exige un savoir-faire pour les aborder. Pour Marie-Thérèse, il faut pouvoir les apprivoiser : « *Il est important de percevoir l'intégralité de la personne. Son histoire, ses faiblesses, ses qualités. Chaque histoire sera dite en son temps, progressivement. Il faut simplement du temps.* »

« **Des liens ont été créés par chacun d'eux. Ils sont aujourd'hui plus autonomes. Ils ont des activités de leur côté, et ils sont maintenant capables de dire : « Ça, je peux le faire seul »** »

Il a fallu trois ans à Brigitte pour parler librement. « *Au début, ne poser aucune question intime, recommande Marie-Thérèse. Il faut bien sûr demander ce qu'il est important de savoir pour accompagner. La personne dit ce qu'elle veut. Elle peut mentir. Pour moi, c'est toujours la*

*vérité de la personne. Je dis parfois : c'est ta vérité. Ce n'est pas nécessairement la vérité mais c'est ce qu'elle peut dire aujourd'hui. Il est important de respecter le chemin de l'autre, de l'ouverture de l'autre. Surtout quand on a vécu des abandons ou des violences. Quand on a la confiance, on peut tout se dire. On n'a plus à avoir peur. Du coup, l'activité artistique devient utile.* »

**La parole de chacun.** Le temps du petit déjeuner est un sas, un temps de transition et de repos. Chacun raconte ce qu'il a vécu dans la semaine. Problèmes et réussites. Négatif et positif. Toute question ou difficulté de l'un ou de l'autre peut être abordée et portée ensemble. Quand les problèmes personnels ne peuvent être partagés, Marie-Thérèse s'isole et écoute en privé.

**Découvrir les talents.** Dans l'atelier, Marie-Thérèse veut faire acquérir non pas une mais plusieurs techniques. Quand elle-même les connaît, elle les enseigne. Sinon elle fait intervenir des plasticiens ou bien emmène son groupe chez d'autres artistes. L'objectif est de faire découvrir à chaque membre du groupe la technique qui convient le mieux à son expression. Pour Brigitte, cela a d'abord été le mandala puis le théâtre. Un autre a découvert la photo, un autre encore l'écriture. « *La première fois, Cyril voulait faire de l'humanitaire, se souvient Marie-Thérèse. Je lui ai répondu que, de l'humanitaire, il pourrait en faire ici.* »

**Valoriser les personnalités.** Au début, Marie-Thérèse demande toujours : « *Quel est ton rêve ?* » Certains disent : « *J'en ai plein.* » Elle répond : « *N'oublie pas ton rêve car c'est ton désir profond.* » Le travail effectué dans l'atelier vise à faire surgir les vrais désirs des personnes et à approfondir leur recherche intérieure. Et, pour cela, donner les moyens de s'exprimer.

« On ne fait pas joujou. Ce sont de vraies techniques et c'est encore mieux si on aboutit à une production », martèle Marie-Thérèse pour qui l'expérience théâtrale acquise l'an dernier par sa petite troupe donne une reconnaissance à chacun des artistes et une meilleure image du Secours Catholique. « Les gens découvrent que les personnes en précarité ne sont pas des nuls, dit-elle. Ce sont des gens qui ont des richesses, des valeurs. Dans la Bible, il est dit : "N'éteignez pas la mèche qui fume encore." C'est croire que l'autre a suffisamment d'énergie pour s'en sortir. » Pascal est un « fou d'art solidaire » depuis un peu plus d'un an. Sa prestation sur scène, il n'aurait su quoi en penser s'il n'y avait pas eu la réaction du public : « Les gens étaient reconnaissants. On me demandait si j'avais déjà joué. Je disais : "Non, c'est la première fois que je joue." Ensuite, il y a eu un repas organisé par le Secours Catholique à Villeneuve-Saint-Georges. Quand nous sommes arrivés, tout le monde a crié : "Ah ! Les Fous d'art solidaires !" »

Marie-Thérèse est fière de « ses » artistes. Fière aussi que cette activité théâtrale ait mené certains d'entre eux vers d'autres horizons. Cyril et Benoît ont participé à l'élaboration du numéro spécial de *Messages* d'octobre 2015. Brigitte, Cyril et d'autres sont allés témoigner de la précarité et de leur expérience artistique devant des instances comme le Ceras (Centre de recherche et d'action sociales) ou le Conseil d'administration du Secours Catholique. Ils ont pris la parole devant des lycéens, dans des cinémas auprès du réalisateur du film *Au bord du monde* (qui aborde le sujet de l'exclusion et de la vie dans la rue).

« Des liens ont été créés par chacun d'eux. Ils sont aujourd'hui plus autonomes. Ils ont des activités de leur côté, et ils sont maintenant capables de dire : "Ça, je peux le faire seul" », dit Marie-Thérèse avec une pointe de fierté.

### Le contenu de l'action

Les mercredis, le petit déjeuner est suivi d'un cours de relaxation (Qi Gong, exercices de respiration, relaxation par les senteurs, etc.).

Puis chacun tente de s'approprier ou de développer une technique lors de la phase purement artistique de l'atelier. Mandala, confection de masques en plâtre, peinture sur soie, dessin, photographie, mosaïque, écriture. L'écriture a joué un grand rôle dans l'atelier. D'abord, Jean-Marc Boisselier, responsable du département « Accompagnement et formation » au Secours Catholique, a participé aux ateliers et travaillé des textes avec des membres du groupe. D'autres, comme Benoît, ont écrit des poèmes ou, comme Cyril, des communiqués. Pour la pièce de théâtre jouée l'an dernier, ils ont créé des chansons et des slogans qui ont contribué à la promotion du spectacle.

**Le spectacle.** La pièce s'intitulait : *Fantômes des rues*. L'intrigue s'est construite progressivement, à partir de jeux de rôles, eux-mêmes suscités par les masques confectionnés plus tôt.

« La pièce est partie des masques, se rappelle Marie-Thérèse. D'abord, on met du papier Sopalin en dessous pour protéger les visages. On plonge des bandes de plâtre dans de l'eau puis on les applique sur les visages. Cela suppose déjà une confiance les uns envers les autres. Ensuite, on fait sécher et chacun crée son personnage : Brigitte a été immédiatement Cruella ; Pascal, l'homme de la rue ; Cyril, Anonymus ; moi, Gauroche ; Bruno, le fantôme. Après, on a fait des jeux de rôle, des mises en situation. »

Petit à petit, des scènes se sont mises en place, un scénario a été ébauché et Marie-Thérèse et Bruno ont mis tout cela par écrit, avant de retravailler chaque scène et chaque dialogue.

Pour la mise en scène, il a été fait appel à des professionnels. Deux metteuses en scène sont intervenues : Sylvie d'abord, puis Nadja, du théâtre des Coteaux-du-Sud. Ensuite, la troupe a confectionné ses costumes. Et, enfin, sont arrivées les représentations devant un vrai public. Le succès fut immédiat. Si bien qu'après les deux premières représentations dans une salle comprenant moins de cinquante places, la mairie a demandé aux « Fous d'art solidaires » de jouer dans une plus grande salle, devant plus d'une centaine de personnes, cette fois-ci.

**Sorties culturelles.** La dernière représentation a rapporté quelque 700 euros aux « Fous d'art solidaires ». Après avoir payé les professionnels du théâtre (techniciens et metteuses en scène), ils ont pu se payer une semaine de vacances dans le Cotentin. Mais, de retour à Paris, Marie-Thérèse et les membres du groupe comptent bien poursuivre leurs sorties culturelles, et continuer à

nourrir leur imaginaire en allant au musée, dans des expositions, au cinéma et au théâtre, voir les pièces des autres.

**Après les deux premières représentations dans une salle comprenant moins de cinquante places, la mairie a demandé aux « Fous d'art solidaires » de jouer dans une plus grande salle.**

#### Les participants à l'action

Depuis 2012, date du début des « Fous d'art solidaires », une vingtaine de personnes sont passées par l'atelier du mercredi. Ces personnes, Marie-Thérèse les a rencontrées aux repas du lundi ou à ceux du jeudi qu'organise la délégation du Secours Catholique de Créteil.

« Ce ne sont pas les mêmes personnes qui viennent le lundi et le jeudi, explique Marie-Thérèse. Je mange avec elles. Quand elles sont habituées à moi, elles me demandent souvent si elles peuvent me parler de leurs problèmes. Généralement, je leur propose de s'isoler et de m'exposer leur cas. »

L'atelier ne peut pas comprendre plus de huit personnes. Brigitte, Pascal, Abdallah et Cyril sont les piliers du groupe. Ils ont tous signé le contrat qu'a rédigé Marie-Thérèse, un contrat qui permet une période d'essai d'un mois, renouvelable autant de fois que les parties du contrat sont d'accord.

Pascal, un pilier des « Fous d'art solidaires » depuis plus d'un an, avait rencontré Marie-Thérèse au secours alimentaire d'août. Il avait besoin d'être aidé dans l'urgence. Marie-Thérèse conditionnait son aide à ce qu'il suive au préalable une cure de désintoxication. Pascal a réfléchi pendant trois mois avant de la rappeler.

Pascal raconte : « J'ai reçu un courrier de Marie-Thérèse en septembre avec le contrat. J'ai fait ma période d'essai d'un mois puis j'ai prolongé. Cela a duré trois mois en prolongeant à chaque fois. J'ai fait ma cure au Chambon-sur-Lignon. Dans une clinique où il y a le côté hôpital et puis il y a le côté cure. C'est, en bus, à une heure et demie de Saint-Étienne. On est à mille mètres d'altitude. Il y a des soins mais il n'y a pas de piqûres ou de cachets. Il y a des traitements. On voit médecins, psychologues et assistantes sociales. Des cours sur l'alcoolisme, sur les dépendances à la cigarette et à la drogue. Ils traitent de tout. Moi, j'ai arrêté l'alcool, la cigarette et j'ai fait un régime alimentaire en même temps. Trois sevrages simultanés. Ce qui est généralement déconseillé, si on n'est pas hospitalisé. »

**Moi, j'ai arrêté l'alcool, la cigarette et j'ai fait un régime alimentaire en même temps. Trois sevrages simultanés.**

En septembre, trois nouveaux devraient faire leur entrée à l'atelier du mercredi. Marie-Thérèse les a rencontrés individuellement. Certains ont mis un an avant de se décider. Certains mettent des mois avant de devenir réguliers.

### Bilan et perspectives

Les « Fous d'art solidaires » n'imaginaient pas, à leur début, il y a quatre ans, qu'ils monteraient une pièce de théâtre, qu'ils écriraient des textes, prendraient la parole en public et recevraient la reconnaissance des autres. Ce succès ouvre de nouvelles perspectives, celles de poursuivre une action qui atteigne ses objectifs et porte ses fruits au-delà de ce qu'ils avaient imaginé.

En septembre, Cyril deviendra bénévole aux côtés de Marie-Thérèse. Les « Fous d'art solidaires » vont entamer une cinquième saison avec, cette fois, un nouveau projet : celui de monter un spectacle de marionnettes. ■

# Mon parcours au sein des « Fous d'art solidaires »

PAR CYRIL BREDÈCHE

J'ai rencontré Marie-Thérèse, la fondatrice des petits déjeuners artistiques, à l'association « Août Secours alimentaire » (ASA), en 2012. Nous y étions tous deux bénévoles. On a beaucoup discuté de ma situation, de ma vie et un peu de ma personnalité. Je lui ai expliqué ma situation sociale, lui ai dit que j'étais en invalidité et que j'effectuais un télétravail de quatre heures par jour en tant que conseiller *marketing*. J'étais très réservé, je le suis moins aujourd'hui, et j'avais beaucoup de mal à aller vers les gens. Marie-Thérèse m'a expliqué le fonctionnement des petits déjeuners artistiques du mercredi matin. Ils débutent par un échange. Chacun raconte ce qu'il a vécu lors de la semaine écoulée. Ensuite a lieu l'atelier d'art. Je lui ai dit que j'avais besoin de réfléchir. En attendant, j'ai participé aux sorties solidaires, aux visites de musées et aux séances de cinéma organisées pour les « Fous d'art solidaires ».

En février 2013, je me suis décidé à y participer, juste par curiosité, sachant que cela ne m'engageait à rien, dans un premier temps. Je me souviens de cette première fois. Rien que le fait de me présenter me mettait mal à l'aise, mais, à part ça, je me suis senti bien et pas jugé.

Le groupe m'a beaucoup apporté. La première année, je ne parlais pas beaucoup. Je me souviens, lors de la projection du documentaire *Au bord du monde* au cinéma du Palais à Créteil en présence du réalisateur, d'une intervention des « Fous d'art solidaires », sur un sujet qui concernait les personnes à la rue. Deux membres du groupe ont pris la parole et témoigné de leur vécu devant une salle pleine. Dans ma tête, je me disais : « *Jamais je ne pourrais prendre la parole devant autant de monde !* »

Le déclic a eu lieu à Paris. J'ai pu prendre la parole en public lors de l'intervention des « Fous d'art solidaires » au Centre de recherche et d'action sociales (Ceras) à l'occasion du forum de la solidarité dont le thème était « Réenchanter le monde ».

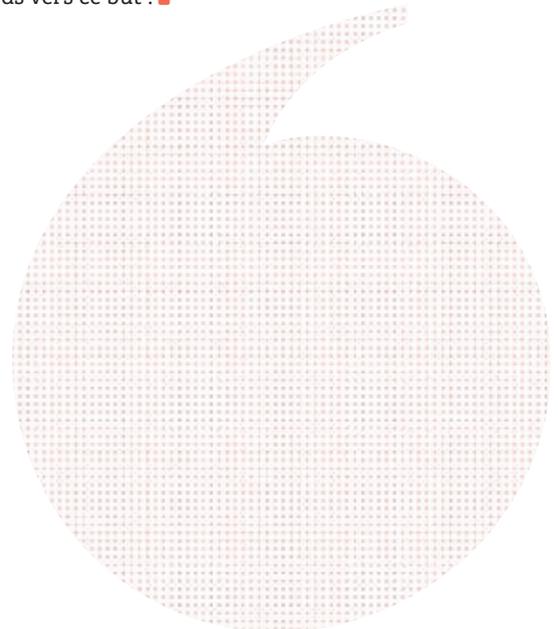
Nous devons être huit de notre groupe à intervenir sur le thème de la précarité. J'avais choisi de dire un petit texte. Mais, ce jour-là, on s'est retrouvés à deux et, au dernier moment, on a dû se partager les textes que nous avions rédigés lors de l'atelier écriture animé par Jean-Marc Boisselier. Avant de prendre la parole au micro devant une foule de spécialistes, j'étais très angoissé et tous

mes membres tremblaient. Mais j'ai réussi à m'exprimer clairement. J'ai trouvé cette expérience incroyable. Aujourd'hui, je témoigne en public sans difficultés. Pour moi, ces petits déjeuners artistiques ont été un tremplin.

Avant, je me demandais comment un atelier d'art pouvait aider les personnes dans le besoin, matériel ou moral. À la longue, je me rends compte que ça m'apporte beaucoup de choses : du bien-être, une plus grande aisance dans ma façon de m'exprimer et de me comporter. Maintenant, on dit parfois que je parle trop !

Avec le groupe des « Fous d'art solidaires », on a créé de A à Z un spectacle intitulé *Fantômes des rues*. Cela a été le travail de toute une année, entre création des masques, rédaction des textes, mise en scène, publicité. On a pu jouer trois fois dans deux théâtres de Créteil, affrontant le trac et le regard des gens : un vrai succès, puisque nous avons fait salle comble !

En septembre, je deviens bénévole dans le groupe des « Fous d'art solidaires ». Je me sens assez confiant en pensant à cette responsabilité. Sans doute parce que j'ai suivi deux formations sur la communication non violente et j'ai quatre ans d'expérience aux Restos du cœur. J'ai participé au pilotage des soixante-dix ans du Secours Catholique dans le Val-de-Marne et je suis engagé au service de la communication de la délégation de Créteil. Je suis en contact avec le siège du Secours Catholique, avec lequel j'ai participé à la revue *Messages* d'octobre 2015 en tant qu'apprenti journaliste. Je veux poursuivre mon rêve de faire de l'humanitaire à l'étranger. J'avance pas à pas vers ce but ! ■



La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



**À propos de l'auteur**

Jean-Marc Boisselier a eu plusieurs vies professionnelles. Avant de rejoindre le Secours Catholique en tant que délégué d'Évreux, il était libraire sous les mêmes cieux. Il est aujourd'hui responsable du département « Accompagnement et formation » au sein de l'association et anime des ateliers d'écriture depuis une douzaine d'années.

## Au fil de mes rencontres...

**A**u-delà des actions sur les causes et les effets de la pauvreté, le pape François nous invite à écouter le « cri » des pauvres, comme Dieu lui-même a entendu le cri du peuple hébreu opprimé en Égypte. Les pauvres ne sont pas seulement à secourir, mais à écouter, car « ils ont beaucoup à nous enseigner »...

Qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas plutôt nous qui leur apportons toutes sortes de choses, qui leur enseignons comment gérer au mieux leur budget, accomplir les démarches idoines, se mobiliser pour agir sur leur situation et avec d'autres, faire les « bons choix », etc. ? Que peuvent-ils bien nous enseigner, en quoi peuvent-ils nous évangéliser même, comme l'affirme le pape (j'y reviendrai dans la seconde partie de ce propos), si nous ne voulons pas nous payer de mots, au-delà des belles formules ?

Je fais le détour par ma propre expérience de compagnonnage avec des hommes et des femmes en galère et risque ici une parole personnelle. Non qu'elle prétende être universelle, mais parce que je crois que c'est à chacun de nous de découvrir en lui ce que la rencontre des personnes vivant des situations difficiles lui enseigne, ce qui fait pour lui l'effet d'une source, qui l'aide à grandir en humanité et lui procure de la joie. La relecture spirituelle, telle que nous la développons au Secours Catholique vise d'abord cela.

### Francis

Nous ne sommes pas sensibles exactement aux mêmes choses, touchés de la même manière... Et je pense même qu'il y a quelques conditions, dans notre manière de vivre la relation (et de la relire) pour se laisser toucher, voire enseigner. Je pense souvent à Francis... Cette rencontre a marqué ma vie et mon engagement.

Francis était entré pour me demander quelques sous, sans doute un peu plus. Nous avons parlé pendant une heure ! À la fin, il m'a dit : « *Je voudrais te laisser un poème.* » Je lui ai donné de quoi écrire mais, déjà à cette époque, il avait les mains dans un état épouvantable, il ne pouvait plus écrire... Il m'a dit : « *Je vais te dicter.* »

Ce poème, je l'ai gardé, premier d'une longue série. Ce n'était certes pas du Victor Hugo, pas non plus une parole d'Évangile... mais sa parole, que je vous partage à mon tour, en son nom :

...

« Y en a marre »

*« Y en a marre de la misère  
Y en a marre de toujours mordre la poussière  
Y en a marre de n'avoir que la faim  
Pour me rappeler que ce n'est pas encore la fin.*

*Y en a marre de croiser tant de visages et presque jamais de regards  
Y en a marre des détours et des changements de trottoir  
Tu fais même plus partie du paysage  
Les paysages au moins, on s'arrête pour les regarder.*

*Y en a marre de ceux qui savent et qui pensent  
Ceux qui croient savoir et qui se penchent  
Comme pour mieux me dire ce qui est bon pour moi  
Qu'est-ce qu'ils en savent de ce que je veux, moi ?*

*Le pire, c'est le soir, quand les fenêtres s'allument  
Et que, toi, tu restes tout seul dans le froid  
Tu savais, toi ?... Le noir, c'est la couleur du froid.*

*Souvent, je me demande ce qui s'y passe,  
derrière ces lumières qui me narguent  
Et quand j'y pense, je me demande parfois si, au fond,  
ce n'est pas moi le plus pénard !  
Pourtant, y en a marre... Cherche pas !... »*

Francis

...

Il s'est arrêté. Il avait l'air épuisé, comme s'il en avait déjà trop dit. Je lui ai tendu le crayon, pour qu'il signe son poème. Alors, maladroitement, à deux mains, comme il a pu, il a signé... d'une croix.

La première chose que m'a appris Francis, c'est l'importance du regard que nous portons les uns sur les autres. La façon dont nous sommes plus ou moins façonnés par le regard des autres sur nous. C'est un aspect que j'ai très souvent entendu en me mettant à l'écoute de personnes en galère, en les accompagnant dans leurs démarches, individuelles ou collectives, en vivant avec elles des temps de vie fraternelle, des ateliers d'écriture. C'est aussi souligné dans ce que disent les groupes qui s'expriment dans ces pages.

Francis pointe dans son texte « *ceux qui savent et qui pensent, ceux qui croient savoir et qui se penchent* »... Francis, Pascal, Claudine, Marcel et tant d'autres m'ont appris à accepter de renoncer à savoir à la place des gens, fussent-ils très proches, ce qui est bon pour eux, à accepter que leur vie ne soit pas ma vie, à mourir à mon rêve de pouvoir sur l'autre, à prendre une plus vive conscience que nous ne sommes pas les sauveurs de l'humanité. Ils m'ont appris à refréner mes impatiences, à accepter mon impuissance. Ils m'ont appris l'humilité et cette capacité à me situer dans une juste proximité à l'autre.

## Pascal

Je pense à Pascal, vivant dans la rue, dont je vous partage, ci-dessous, le poème qu'il avait écrit lors d'un voyage de l'espérance, en faisant parler son chien, Fidel. Sauf à penser qu'un petit Pascal sommeille en moi, nous n'avions ni la même vie, ni les mêmes références, ni la même vision de ce qu'implique la vie en société ou de ce qui aurait été bon pour lui. Pour autant, avec Pascal, nous avons partagé un voyage de l'espérance, la préparation d'un colloque, des fous rires, des temps d'émotion et de complicité.

Une ou deux bonnes engueulades, aussi. Deux hommes, simplement, dont les chemins de vie se croisent inopinément au détour d'un amour partagé pour l'espèce canine (ce fut notre point de rencontre) et dont l'appropriation mutuel illustre ce petit proverbe tibétain que j'aime bien :

« Un jour, en marchant dans la montagne, j'ai vu une bête.  
En m'approchant, je me suis aperçu que c'était un homme.  
En arrivant près de lui, j'ai vu que c'était mon frère ! »

...

« Mon maître est formidable...  
mais je suis le seul à le savoir ! »

« On s'est rencontrés par hasard :  
Nous écumions les mêmes poubelles  
Il avait un vieux reste de sandwich  
Il m'en a filé la moitié.

Je l'ai suivi  
D'assez loin, d'abord  
À cause des coups de pied  
Ceux d'avant... Les siens, les miens  
Ceux qui peuvent toujours arriver... Méfiance !

Une nuit, on s'est regardés dans les yeux  
À trois mètres, puis à deux  
Cela ne lui était pas arrivé depuis des lustres  
Au matin, on s'est réveillé blotti l'un contre l'autre.

*Une nuit d'hiver, on lui a proposé de le mettre au chaud  
Ça avait l'air de les soulager, les gens  
Mais c'était sans moi  
Il a refusé.*

*Depuis, je lui tiens chaud  
Je veille sur ses trésors  
Même avec ses copains de misère  
Faut pas rêver.*

*Je suis l'oreille attentive qu'il ne trouve plus  
J'écoute ses confidences  
Sa vie d'avant  
Je laisse passer ses orages  
Je me recule  
Je ne comprends pas, mais je sens  
La colère, l'angoisse  
Le rejet  
Revenu de tout, même de lui-même  
L'errance, c'est aussi dans sa tête.*

*Il a quarante ans  
Il en paraît soixante-dix  
Ça abîme vite, la rue  
Au-dedans, comme au-dehors  
Pas un ami  
Le chic pour faire le vide autour de lui  
Et pourtant...  
Il est formidable, mon maître !  
Mais qui voudra jamais le voir ? »*

Pascal, avec les yeux de Fidel

...

J'ai le souvenir assez précis d'un colloque sur l'errance, au cours duquel j'avais été sollicité pour témoigner de ce que nous faisons avec des personnes à la rue. Plutôt que de discourir sur la question, j'avais choisi de donner la parole à plusieurs personnes vivant ou ayant vécu à la rue, dont Francis, Claudine et Pascal.

Le poème de Pascal a été dit juste après de savantes analyses psychosociologiques sur la désaffiliation et autres considérations d'importance. Il s'est bien écoulé dix secondes de silence avant que ne se déclenchent pour Pascal des applaudissements. Je pourrais multiplier les récits de la période où j'ai été témoin de la force de cette parole des « plus démunis » (mais de quel point de vue) d'entre nous. Pascal est décédé dans la rue, quelque dix-huit mois après avoir écrit ce poème.

En relisant cette rencontre, je faisais récemment le parallèle avec l'accompagnement des personnes en fin de vie, lorsque l'accompagnateur n'a pas de solutions à apporter, qu'il ne peut offrir – et recevoir – qu'une qualité de présence humaine... Et je comprends que c'est sans doute pour cette raison que le bout de chemin que j'ai eu la chance de faire, avec notamment Francis, Nicole, Pascal, Claudine et Jean-Jacques, m'a tant marqué.

### Compagnons de vie

Le mot « compagnonnage » me vient à l'esprit... Très lié à une profonde reconnaissance vis-à-vis d'eux, parce que je ressens comme une évidence qu'ils m'ont aidé à grandir en humble humanité. Je ne dirais pas que ce compagnonnage constitue l'idéal de l'accompagnement, mais certainement une des formes les plus abouties en termes de posture, d'accueil inconditionnel de l'altérité de l'autre, d'égalité de dignité, de réciprocité... et d'acceptation de nos limites.

Ne balayons pas d'un revers de main la réalité des limites et difficultés des personnes en grande galère. Elles ne se limitent pas à des questions de budget ou d'accès aux droits. Elles comportent assez souvent un volet psychologique marqué qui met à rude épreuve la relation et nous laisse parfois bien démunis, même si nous partageons des moments, des tranches de vie extrêmement riches. Je parle de Francis, Pascal, Claudine... ou d'autres personnes avec une tendresse certaine ; mais, avec Francis par exemple, il nous a fallu, une fois ou l'autre, faire appel à la force publique tant il était devenu ingérable.

Le compagnonnage avec des personnes très cassées n'est pas un long fleuve tranquille. Je pense que c'est par la relecture que j'ai *a posteriori* pris conscience de ce qu'elles m'avaient apporté. Elles m'ont redit fortement où était l'essentiel quand tout fout le camp (et sûrement aussi quand tout va bien !) et qui correspond aux besoins spirituels fondamentaux d'une personne. Ceux-ci ne sont pas cantonnés au religieux proprement dit.

**Rester une personne :** la personne va lutter pour conserver sa dignité, lutter contre l'invisibilité sociale, l'anonymat, pour retrouver l'estime d'elle-même. Elle a besoin d'être écoutée, valorisée, non jugée, reconnue comme sujet, pour pouvoir retrouver la confiance en elle-même et en ses capacités à agir. La personne qui vit des galères ne se résume pas à celles-ci : elle aime, elle souffre, elle rit... comme tout le monde. C'est dire encore une fois l'importance du regard, de l'accueil inconditionnel de l'autre, dans son altérité, de ne pas disqualifier des choix de vie différents. « *Ce n'est pas parce qu'on vit une vie pauvre que c'est une pauvre vie* », disions-nous en introduction à ce cahier.

**Donner du sens à sa vie** passée, présente et à venir. Cela peut passer par un récit de son parcours, peut-être un peu chaotique, une prise de recul et une analyse par rapport à ce que vit la personne au temps « T », une prise de conscience de ses compétences, lui permettre de recommencer à se fixer des objectifs, exprimer des envies, se projeter dans quelque chose, de l'ordre d'un projet de

vie. J'ai souvent été surpris par leur lucidité par rapport à eux-mêmes, leur situation (Pascal, par exemple), leur sens de l'essentiel qui nous prend parfois à contre-pied.

**Être en relation** : renouer des liens sociaux, sortir de l'isolement, s'inscrire dans des solidarités de proximité, faire l'expérience de relations qui durent, se rendre utile, savoir que l'on compte pour quelqu'un. Je pense à Marie s'écriant : « *J'en ai marre de me lever le matin et de savoir que ma vie ne sert à rien, à personne...* » Ou à Alain déplorant : « *Enfinement, c'est ça qui vous fout par terre : quand plus personne n'a besoin de vous.* »

De ce point de vue, il est certes important de prendre conscience de ce que ces personnes nous apprennent, mais il est encore plus important de le leur dire, très simplement !

**Avoir accès au symbolique** : pouvoir créer, donner la vie, laisser une trace, avoir accès à l'expression artistique, accéder à l'humour face aux petites anecdotes de la vie, le sens de la joie, l'importance de la fête, mais aussi avancer dans le sens d'une démarche de foi... Autant de façons de chercher un au-delà de la mort – qui peut d'ailleurs tout simplement être la mort à soi-même, ou la mort sociale.

### Ils nous aident à redevenir des êtres de désir.

À cheminer avec des hommes et des femmes en grande galère, j'ai souvent été frappé de constater que, pour un grand nombre, la foi n'est pas décorative, qu'elle les tient debout, quelque forme qu'en prend la manifestation. Ils ont une sensibilité particulière à l'Évangile. Si la souffrance enfante les songes, elle ouvre aussi à la transcendance.

Les plus pauvres d'entre nous ont une place particulière dans le cœur de Dieu. Je me dis souvent : et réciproquement ! Ils nous disent Dieu... Ils nous ouvrent à une compréhension renouvelée du message brûlant de l'Évangile.

« *L'enseignement des pauvres* » n'est pas à sens unique, bien sûr. Il se joue dans une réciprocité, une égale dignité dans la relation, mais ils ont, je trouve, une manière de vivre leur foi avec une joie, une fraîcheur, une simplicité, une passion, un côté vital... qui me laisse pantois. Il ne s'agit pas de faire ici l'apologie de la pauvreté, quelles que soient ses formes. La galère, c'est la galère et elle brise quantité d'hommes et de femmes. Le combat pour la justice et contre toutes formes de pauvreté et d'exclusion doit rester total.

Mais les plus pauvres d'entre nous nous aident aussi à sortir des logiques de compétition (« *Voyez comme je suis fort !* »), à accepter nos faiblesses ; ils nous désencombrent de nous-mêmes et de mille et une futilités, pour reconnaître que nous avons besoin les uns des autres pour exister. Ils nous aident à sortir de nos refuges d'êtres comblés, blasés et rassasiés pour redevenir des êtres de

désir. Désir de relations fraternelles, d'amour, de joies simples, de confiance ; désir de Dieu. Ils nous apprennent à devenir davantage riches d'humanité, riches de tendresse, riches de Dieu ! (Voir le texte de Nicole, dans ce cahier, pp.25-27, ou de Christine, ci-dessous.)

Au cours d'un week-end consacré à approfondir le sens du *Notre Père* avec des petits groupes de personnes en galères diverses, et un temps où chacun était appelé à expliciter la phrase qui lui parlait le mieux et celle avec laquelle il avait plus de mal, Christine avait écrit ce texte, cette prière :

...

*« Mon Dieu, si tu savais :  
Ils m'ont dit de t'appeler "Père"  
Bien sûr, ils ne pouvaient pas savoir  
La honte, l'angoisse, tout ce que ce mot réveille en moi  
Dis-moi, toi qui sais, comment je pourrais t'appeler  
d'un nom qui me calme et me rassure  
d'un nom qui dise l'amour et non la peur  
un nom entre nous qui ne regarde personne  
comme entre deux amoureux.  
Chut...  
Merci, je crois que c'est bien  
mais, chut ! C'est entre nous ! »*

*Christine*

...

La reconnaissance de tous ces liens, de ces joies et de ces visages qui m'habitent, dessine en moi quelque chose de l'ordre de la tendresse à leur égard et m'a, je crois, vraiment fait grandir en humanité... J'ajoute : ces rencontres me sont, comme croyant, signes, traces de la présence de Dieu dans ma vie. Elles m'ouvrent à l'inattendu de Dieu.

Sacré cadeau.  
Précieux.  
Merci, les copains !

*Jean-Marc Boisselier*

Des textes d'auteur pour rire, réfléchir, s'émouvoir, s'interroger, s'étonner, s'exclamer, s'attarder... Sur la vie, sur nos vies et les bonnes et mauvaises surprises qu'elle(s) nous réserve(nt).



**À propos de l'auteur**

*De son propre aveu Khalid Hosni a toujours aimé manier les mots. Écrivain et militant, il met aujourd'hui sa plume au service de la cause qu'il a embrassée à Paris : celle de l'accès de tous à un logement digne et du combat contre la précarité, cause qu'il défend au sein d'un groupe de résidents engagés de l'Association des Cités du Secours Catholique (ACSC).*

# L'interview

**PAR KHALID HOSNI**

– Bonjour, Monsieur, vous permettez que je vous pose quelques questions concernant votre situation par ces temps de grand froid... Tenez, j'ai remarqué des traces de pas sur la neige partout autour de vous. Ces traces-là, par exemple, elles sont toutes proches de vous, n'est-ce pas le témoignage que des passants vous ont presque frôlé. Comment vivez-vous l'indifférence de tous ces gens ?

– Ah ! bravo, Monsieur, bravo pour le coup d'œil professionnel, vous arrivez, vous examinez la terre et une histoire des plus émouvantes prend vie instantanément : *« Un SDF enseveli sous la neige dans l'indifférence générale ! »* Ah ! Monsieur, j'en ai les larmes aux yeux. Mais la vérité, Monsieur, est que ces traces étaient là avant mon arrivée et que je suis le premier à le regretter, car le tableau dépeint par vous est tellement beau, tellement criant de vérité. C'est que je commençais à y croire, moi ! Vous ne voudriez pas que je vous emprunte ce scénario, pour le moment où les journalistes viennent faire leurs marronniers ; la température baisse et je sens qu'ils ne vont plus tarder... Moi, je leur montrerai ces traces les larmes aux yeux, en criant d'indignation : *« Regardez ! Voyez comment se manifeste la solidarité de mes concitoyens... Filmez donc les empreintes du crime ! Et faites un gros plan sur la victime ! Son sang est encore chaud et son corps bouge encore. »* Ah ! Cette idée me plaît tellement que je ne la sortirai que pour le 20-heures, et encore... Il faudrait que PPDA vienne chez moi en immersion. Mais, je vous en prie, Monsieur, asseyez-vous. Vous voulez que je vous parle de l'indifférence des gens mais, honnêtement, je ne la vois pas et, pour tout vous dire, je ne crois pas à son existence.

– Si elle n'existe pas, comment expliquez-vous votre présence dehors par cette température, ainsi que celle de milliers de gens ?

– Ce n'est pas moi qui l'explique, c'est la télévision qui l'explique pour moi. Elle le fait si bien au travers des documentaires animaliers, j'aime regarder ces films-là, Monsieur, l'après-midi dans des centres d'accueil : vous avez trois ou quatre *cameramen* camouflés dans la brousse qui filment des antilopes, des troupes d'antilopes, puis surgit le lion, la caméra continue de filmer, le lion s'approche, ignore les antilopes adultes qui courent plus vite que lui et s'attaque

à un petit d'à peine trois mois, Monsieur ! La caméra, elle filme toujours, mais en gros plan cette fois-ci : le lion qui dévore le petit de l'antilope.

Ces gens-là qui filment ne sont pas indifférents au sort du petit de l'antilope, ils sont indignés de la lâcheté du lion mais s'interdisent d'intervenir car leur conscience écologique les en empêche, une conscience qui embrasse l'ensemble de la planète, qui tient compte de la chaîne alimentaire de l'écosystème et de la préservation de l'espèce, aussi bien celle des antilopes que celle des lions.

Moi, par contre, si je devais être à leur place, j'aurais ma caméra mais aussi mon fusil et, si le lion arrive, je ne dis rien, je ne tire pas le premier mais, si jamais il s'avise de toucher au même, je lui envoie direct une balle entre les deux yeux.

Vous comprenez maintenant pourquoi je ne vois pas l'indifférence : ma propre conscience me fait honte, elle est sclérosée, peine à embrasser le monde d'une traite, elle est égoïste car elle s'attarde sur des individualités myopes parce qu'elle n'a pas de vision de l'avenir de tous. Vous voulez que je sois solidaire soit, mais alors je veux voir des noms, des prénoms, des silhouettes bien distinctes et des visages parlants et encore faut-il que ces visages parlent distinctement dans un langage que je comprends.

– Si, dans tout ce que vous venez de dire, je relève une pointe d'ironie, est-ce que je suis dans l'erreur ?

– Ah ! Monsieur, avec tout mon respect, car je vous respecte, si moi-même je relève une pointe de connerie dans votre question, est-ce que je suis dans l'erreur ? Savez-vous que je suis sincère comme rarement on peut l'être. D'abord, en vous voyant, je voulais juste vous taxer une cigarette et, maintenant, de cigarette, il n'en est plus question. M'offririez-vous une cartouche entière que je refuserais, c'est vous dire à quel point je suis sincère, je veux que cette sincérité ne soit ni altérée ni encombrée par une quelconque reconnaissance. Alors, Monsieur, ne finissez pas : vous posez vos questions et moi, Monsieur, ma bouche parlera, mais c'est mon âme qui dictera les réponses. Sinon, prenez cette couverture et allez là-bas au pied du mur : vous y serez à l'abri du froid, je vous demanderais juste un service ; tout à l'heure, la maraude va venir avec du café chaud, qu'ils me remplissent ce thermos sans me réveiller, ils sont très gentils mais vous réveillent toujours en plein sommeil pour vous demander si tout va bien.

– Quand vous êtes seul, comme cela semble être souvent le cas, quelles sont les pensées qui vous tiennent compagnie, qui vous permettent de tenir ? Vous pensez à l'Afrique ? En ce moment, vous aimeriez être en Afrique ?

– Et qu'en savez-vous, Monsieur, que je ne suis pas en Afrique ? Je suis en Afrique. Regardez, le parc, les arbres, le silence... C'est l'Afrique, le parking, le supermarché et même les tours que vous voyez là-bas : c'est aussi l'Afrique. Maintenant, portez votre regard sur la tour la plus à gauche, juste derrière le supermarché... Vous y êtes ? Comptez cinq étages à partir du haut, la fenêtre avec la lumière : et bien, le petit de l'antilope est dedans, il dort avec la lumière allumée parce que son papa n'est pas avec lui pour le rassurer ; et, moi, je suis là à tourner en rond, car j'ai un

grand problème avec l'ordre planétaire ; oui, je voudrais qu'il déroge à la règle et que le petit ne fasse pas les frais de la chaîne alimentaire, de l'équilibre écologique. Alors je suis à présenter recours sur recours, et mon fusil est là par terre, mais je ne tire pas le premier, Monsieur, je ne tire pas le premier...

Mais dites-moi, vous aussi, du coup, vous êtes en Afrique maintenant : alors, allez-y, filmez ! La fenêtre est loin mais, moi, je dis qu'avec un bon viseur... Enfin un bon objectif, vous tracez un axe vertical qui traverse la fenêtre, vous dirigez votre appareil en suivant la trajectoire de l'axe comme si c'était une arme. Si vous appliquez fidèlement mes instructions, et avec un peu de chance quand même, le petit vous pouvez l'avoir en pleine poire.

Alors, ne vous gênez pas, prenez-les vos gros plans sur la sélection naturelle chez les antilopes...

Filme, connard !

Ce n'est quand même pas de bol d'être en Afrique et de ne pas avoir son matériel sur soi : ses objectifs, ses Polaroid, ses canons, ses éclairages, ses éclairagistes, ses éclaireurs, ses autorisations, ses mandats !

Conscience écologique de merde, oui !

Prends la bouteille et bois un coup. Bois !

– Vous voulez bien me parler de votre enfant ? Je suppose qu'il vous manque beaucoup...

– Mais, quel enfant ? Je n'ai jamais dit que j'avais des enfants.

– Il y a un instant, vous avez laissé entendre ; en tout cas, j'ai cru comprendre...

– Mais ce que vous croyez comprendre, mon vieux, ne regarde que vous. Moi, je n'ai rien laissé entendre du tout, et puis, si je devais avoir des enfants, je n'en aurais pas un mais trois, et ils seraient grands maintenant. Bon, le premier, il aurait combien par exemple ? Il serait né le 15 avril et puis, non, je n'en parlerai pas de celui-là, pas de cet ingrat. Je préfère parler des deux autres.

– Que s'est-il passé avec le premier ? Je vous le rappelle, car vous venez à l'instant d'imaginer une brouille familiale...

Et le voilà votre instinct professionnel qui refait surface, encore bravo, Monsieur, vous êtes un vrai prédateur, un vrai chasseur d'émotion et vous ne rechignez pas à planter vous-même le décor, si besoin. Tout à l'heure, la neige et les traces, c'est vous qui les avez fabriquées, mais votre neige n'est pas naturelle, elle est faite de polyesters et de chimères, il est dangereux de fumer une cigarette à côté, elle enflammerait le monde en un rien de temps, car la voilà, Monsieur, la vraie raison qui m'a empêché de vous demander une cigarette.

Donc, Monsieur, avec votre permission et beaucoup de respect... Un : ta gueule ; et deux : je termine ce que j'étais en train de dire.

Oui, le deuxième, lui, serait mon fils, qui viendrait me voir, m'amènerait mes petits-enfants et m'inviterait souvent chez lui. Mais, surtout, il y a ma princesse, l'amour de ma vie, elle est un caractère mais qu'est-ce qu'on s'entend bien tous les deux. Quand elle m'a présenté son mec, j'ai vu rouge. Attention, il est très bien, très amoureux, aux petits soins avec ma fille et, justement, il est tellement amoureux et tellement étranger que ce n'est quand même pas comme s'il était le gendre idéal.

Allez prends la bouteille et bois un coup ! Bois !

Tu sais, attention, tu ne me déranges pas mais, si j'avais un conseil à te donner, je te dirais : *« Casse-toi d'ici et vas à la vie, car c'est pas la vie qui viendra à toi ! »*

(Regardant la bouteille.)

Tu crois, toi, que cette bouteille est venue là toute seule ? Tu crois, toi, quelle a traversé la rue, en empruntant le passage clouté, qu'elle a marché dans le parc en laissant ses traces de bouteilles sur la neige et qu'au moment de me dépasser moi, je la chope : *« Viens là, toi, la bouteille ! Tu vas payer pour ton indifférence ! »*

Non, mon vieux, la bouteille, il faut aller la chercher au supermarché parce que c'est là-bas que ça se passe, puis t'es dans le supermarché... Tu regardes, tu observes, mais t'es aussi observé, tu vois... Ça, il faut jamais l'oublier quand tu fais tes courses au supermarché : toi, tu observes mais tu es aussi observé.

Et, quand tu sors du supermarché, t'as la peur au ventre, tu transpires, t'es tout en sueur, mais, ça aussi, c'est la vie mon vieux, il faut mouiller sa chemise dans la vie.

– Le café, lui.

– ???

– Vous m'avez bien parlé de la maraude qui va amener le café tout à l'heure,

– Oui, oui, le café, lui, va venir tout à l'heure...

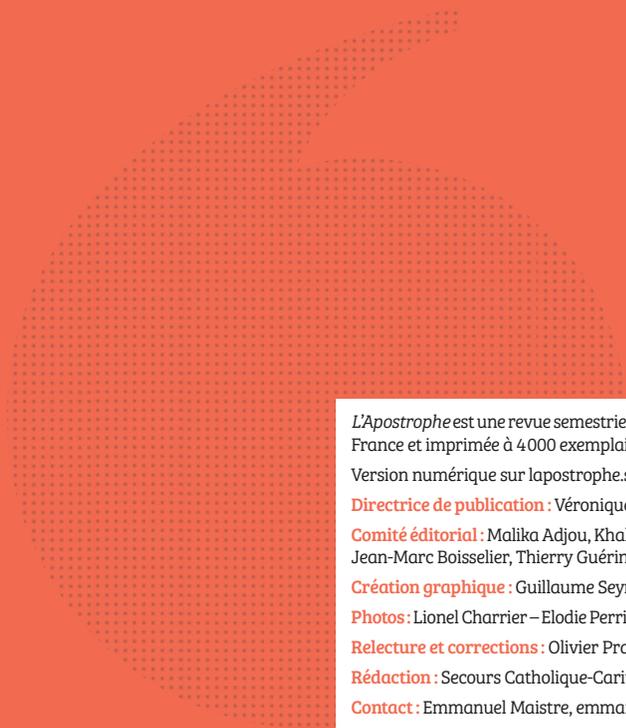
– La maraude est une équipe de bénévoles associatifs ou d'agents municipaux ?

– Oui, oui, c'est exactement comme vous le dites : ce sont des bénévoles municipaux...

– Je suppose qu'ils essaient à chaque fois de vous convaincre de gagner un centre d'hébergement.

Que leur opposez-vous ? Préférez-vous affronter la neige et le froid à certains centres ? Placez-vous vraiment votre liberté et votre dignité au-dessus de tout ?

(Pour toute réponse, un silence qui dure plusieurs secondes, le SDF regarde le vide et a complètement décroché.)



*L'Apostrophe* est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique-Caritas France et imprimée à 4 000 exemplaires.

Version numérique sur [lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org)

**Directrice de publication :** Véronique Fayet

**Comité éditorial :** Malika Adjou, Khalid Hosni, Cyril Bredèche, Jacques Duffaut, Jean-Marc Boisselier, Thierry Guérin, Emmanuel Maistre

**Création graphique :** Guillaume Seyral / Secours Catholique-Caritas France

**Photos :** Lionel Charrier – Elodie Perriot – Gaël Kerbaol – Xavier Schwebel / SCCF

**Relecture et corrections :** Olivier Pradel

**Rédaction :** Secours Catholique-Caritas France, 106 rue du Bac, 75 007 Paris.

**Contact :** Emmanuel Maistre, [emmanuel.maistre@secours-catholique.org](mailto:emmanuel.maistre@secours-catholique.org)

***L'Apostrophe***, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.



[lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org)